LE COURRIER DE L'OUEST

Leg. Assembly R. Roe 16-2-07

VOL. II — EDMONTON, ALBERTA, JEUDI, 1 NOVEMBRE 1906 — No. 4

Voici le temps de vous acheter
Un Complet et un Pardessus d'hiver
Notre assortiment est complet. Dernier goût. Prix défiant la compétition.
S. F. MAYER

A TRAVERS LE MONDE

La crise ministérielle française.

Cette crise prévue depuis longtemps à cependant créé une impression profonde en Europe et dans une certaine mesure dans le monde entier, qui suit attentivement toutes les péripéties de la lutte engagée entre l'Etat et l'Eglise.

En effet un changement de ministère, à l'heure ou le conflit va arriver à sa période la plus aigüe, est une chose dont la gravité n'échappe à personne : Du choix du nouveau ministre dépend la paix ou la guerre civile.

Depuis son attitude lors des grèves du Nord, son discours fameux ou il dénonça les rêveries du leader socialiste Jaurès, Clémenceau ministre de l'Intérieur à acquis un ascendent immense sur les chambres et une très grande popularité dans la foule, aussi il était visible que son étoile grandissait tandis que celle de Monsieur Sarrien rentrait dans l'ombre.

Sans grands efforts d'imagination on pouvait déduire de ces faits que dans un avenir très raproché Clémenceau prendrait la direction de la politique.

Cependant lorsque Sarrien déposa sa démission les opinions les plus étonnantes virent le jour dans certains journaux de tous les partis.

Les uns prétendaient que Combes serait appelé au ministère, les autres que l'on allait au contraire y placer un modéré, capable d'entrer en négociations avec le pape.

Ils étaient les une et les autres dans l'erreur et on peut leur reprocher de manquer de clairvoyence et de logique.

Le conflit religieux est à sa période aigüe ce n'est pas sans apprehension que d'un côté et d'autre on voit s'approcher le 11 décembre date de la fermeture des églises si les associations cultuelles, telles que prévues par la loi ne sont pas formées.

Il faudrait être dément pour placer Combes à la tête du Cabinet. Intransigeant, sectaire et brutal, il aurait transformé avant longtemps la France en un vaste champ de bataille. Chose que tout le monde veut éviter.

Un ministère modéré n'aurait pas vécu 24 heures, car il aurait eu contre lui l'immense majorité libertaire des chambres.

Il n'aurait pas eu le temps de négocier avec le pape ni de prendre aucune mesure favorable à l'église:

Logiquement, par suite de l'état politique de la France, un ministère avancé, capable d'ignorer le Vatican et cependant assez habile pour éviter des conflits à l'intérieur, était le seul ayant chance de vivre.

Non moins logiquement la personnalité de Clémenceau s'imposait, car il ressort de ses dernières déclarations que jamais il ne reconnaitra l'influence du Pape dans les affaires intérieures et que d'autre part il affirmait avec énergie que tant qu'il serait au gouvernement on ne fermerait pas une seule église en France. "Jamais, entendez vous bien, jamais, tant que je ferai parti du gouvernement on ne fermera une seule porte, une seule fenêtre d'église ; vous ne le direz jamais assez emphatiquement jamais tant que je serai ministre on ne touchera à une seule église. "

C'était donc l'homme qui répondait le mieux aux sentiments des Chambres sur la question religieuse. Il ne faut donc pas, quoi qu'on puisse en penser, s'étonner de ce choix.

Le nouveau premier ministre n'a pas les sympathies allemandes. La presse va même jusqu'à le traiter de menace pour la paix de l'Europe. A ceci rien d'étonnant car Clémenceau au temps ou il déployait son énergie comme journaliste ne ménageait guère la politique teutone. Par contre l'Angleterre et les autres nations le voient avec confiance prendre en main les destinées de la France.

Clémenceau est entouré de collaborateurs radicaux et socialistes.

Dans un avenir très prochain nous serons à même d'apprécier son œuvre

Anglais et Allemands.

Un journal de Londre le *Daily Mail*, vient de publier une information sensationnelle qui ne manquera pas de réveiller à nouveau les rancunes anglo-allemandes. A l'en croire, l'Allemagne mènerait avec la plus grande audace certaines intrigues au Transvaal où elle chercherait, avec la complicité des Boers, a supplanter l'influence anglaise.

C'est à propos de l'application du régime parlementaire au Transvaal, que cette action se traduirait en fait. Il est certain que les Boers auront la majorité au parlement de la colonie autonome, et on croit que le choix de cette majorité se portera sur Richard Salomon pour l'occupation du poste de premier-ministre, Pour cela, il faudra qu'une entente intervienne entre Boers et Anglais, entente qu'on ne désespère pas de voir s'établir, car la grande masse des Boers, profitant de l'extraordinaire période de prospérité déterminée au Transvaal par l'administration anglaise, s'est ralliée au nouveau régime. Toute la résistance à l'influence anglaise est concentrée au sein du parti populaire, qu'on prétend subventionné par l'Allemagne.

Le *Daily Mail* rapporte que de nombreux officiers allemands se sont établis ces temps derniers dans l'Afrique anglaise et qu'ils font une propagande active en répandant le bruit que d'ici deux ou trois ans éclatera une guerre anglo-allemande qui se déroulera principalement dans l'Afrique du sud.

Cette information du *Daily Mail* est de nature à faire naître de nouvelles et énervantes polémiques à Londres et à Berlin.

Les Nationalistes Irlandais

Dublin—Tohn Redmond a lancé, par la voie des journaux nationalistes, une proclamation demandant à tous les députés irlandais d'être présents à l'ouverture de la session parlementaire.

M. R. Ledmond se propose de faire des avances au parti ouvrier afin de se concilier son appui au cas où les libéraux refuseraient d'agir selon les vues irlandaises, à l'égard du *Home Rule*. Il semble pourtant que leparti libéral et le parti nationaliste ne seront divisés, au cours de la session qui va s'ouvrir, que par le bill de l'éducation. Les nationalistes appuiront tous les bills du gouvernement qui ne renferment aucune menace pour les principes irlandais.

Les mesures concernant le *Home Rule* feront leur apparition en temps opportun et il est possible que John Redmond, John Sexton et, peut-être, Thomas Sexton soient appelés en conférence avec les chefs libéraux.

Il est mal-aisé de définir quel sera le résultat de cette conférence.

Pologne Prussienne.

Berlin—Le refus des enfants polonais d'obéir à l'administration prussienne des écoles, en employant la langue allemande dans le cours d'instruction religieuse, menace de soulever un grave problème politique. Les enfants des écoles de Kunzendorf et d'autre. villages, se sont joints au mouvement. Sur l'ordre de leurs parents, ils refusent obstinément de réciter le catéchisme en allemand.
Dans le district de Konitz, six cents pères de familles ont envoyé, par l'intermédiaire de l'évêque du diocèse du Kulm, une pétition au ministre de l'instruction publique, lui demandant que le réglement ordonnant l'usage de la langue allemande dans les cours d'instruction religieuse ne soit pas appliqué.

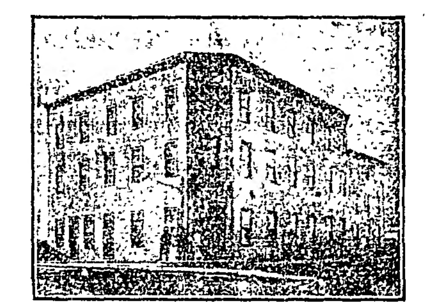
La Révolution Russe.

St-Petersbourg—On annonce officiellement que le revenu excède de 118,000,090 de roubles, $59,000,000, l'estimé du budget pour les premiers mois de la présente année. Le gouvernement a publié une proclamation, annonçant que des secours vont continuer a être distribués dans les districts où sévit la famine.

En dépit du calme apparent qui règne à St-Pétersbourg, la capitale est plus que jamais le foyer de la révolution et c'est là que les terroristes ont encore leurs quartiers généraux. Chaque jour ont lieu des perquisitions et des visites domiciliaires qui, presque toujours, aboutissent à la découverte de dépôts d'armes et de fabriques clandestines d'explosifs.

Le ministre de l'agriculture vient de publier un rapport annonçant que les récoltes dans la Russie d'Europe, sont en général au-dessous de la moyenne.

Pour les céréales d'hiver, le riz es au dessous de la moyenne et le blé bien au-dessus. Le maïs est bon et l'orge également au-dessus de la moyenne. Mais l'avoine et le blé d'été donnent un rendement très inférieur à celui des années passées. Le lin, le chanvre et les pommes de terre sont très satisfaisants



ACTUALITES

Une Exposition d'un intéret social

Elle doit avoir lieu l'an prochain, durant deux semaines à partir du 28 janvier ; elle doit s'ouvrir à New-York, sous les auspices de " l'Institut américain de service social " et sous la présidence du docteur Josiah Stoong.

Elle comprendra tous les engins et procédés inventés pour protéger la vie et le travail humain contre les accidents. Elle a pour but d'amener aux Etats Unis la création d'un musée spécial comme ceux qui existent en Europe à Amsterdam, à Munich, à Berlin, au Conservatoire des arts et métiers de Paris et même à Moscou, dans la retardataire Russie. On escompte un don de quelque milliardaire pour faire les frais de l'établissement.

L'exposition sera divisée en deux sections : la première, celle d'hygiène industrielle, contiendra tout ce qu'on a fait pour améliorer les logements ouvriers et pour prévenir les progrès de la tuberculose. On en sentira tout l'intérêt, si l'on médite ces conclusions du docteur Morax, président de la commission sanitaire du canton de Vaud :

I.—La mortalité infantile augmente à mesure que le cube d'air diminue...

II.—L'influence du logement sur cette mortalité est plus directe que ne l'est cette influence en ce qui concerne la mortalité générale, le séjour de l'enfant dans le logement de la famille étant plus prolongé que celui des adultes.

III.—Le cube d'air d'un appartement ouvrier, présentant souvent de mauvaises conditions hygiéniques, est plus cher que celui de mêmes dimensions occupé par la classe aisée.

La seconde section sera consacrée tout entière aux moyens imaginés pour réduire le nombre de ceux qui, en de hors des maladies tombent, blessés ou morts sur le champ de bataille du travail

On ne sait pas assez à quel point il est meurtier, ce champ de bataille pacifique. Quelques chiffres ne seront pas de trop pour aider les imaginations paresseuses à se représenter cette tuerie régulière. Les statistiques qui relèvent les accidents ne sont pas d'une exactitude parfaite ; elles restent en général au-dessous de la réalité, et pourtant des résultats approximatifs qu'elles donnent sont effrayants.

A considérer seulement les mines, les chemins de fer, les usines à moteur mécanique et l'industrie du bâtiment, on arrive, pour les Etats-Unis, à 57,500 tués et à 500,000 estropiés par an. C'est que là, comme ailleurs et plus qu'ailleurs, on veut aller vite, toujours plus vite : on veut que les maisons montent plus haut, toujours plus haut : il n'est pas rare d'en trouver qui ont vingt-cinq et trente étages. On emploie, pour détacher les pierres ou le charbon, des explosifs dont les effets défient fréquemment le calcul ; on recourt de plus en plus à l'action d'une fée puissante, mais singulièrement dangereuse, la fée Electricité.

Or calculons un peu ce qu'il en coûte, pour les Etats-Unis seulement, en hommes sacrifiés. C'est en un an une perte qui dépasse de moitié celle que subirent durant la guerre de Crimée, les armées alliées de la France et de l'Angleterre. C'est plus que les Japonais et les Russes ne laissèrent sur le carreau lors de la guerre dernière (333,786). Les chemins de fer, à eux seuls, font, dans le même espace de temps, plus de cadavres et d'invalides que n'en a fait la lutte acharnée des Boers et des Anglais.

Il y a sur toute la surface de l'Union 575,000 personnes condamnées à mourir de mort violente dans un délai de dix ans par les imperfections de notre outillage, et chaque semaine il y en a 1,100 et plus pour qui la sentence est exécutée, jusqu'à ce que l'œuvre de sang soit intégralement achevée.

On peut diminuer de moitié au moins le nombre des accidents. Une enquête faite en Allemagne a établi que 53 p.c. de ceux qu'on y avait constatés étaient parfaitement évitables. Or il ne suffit pas d'assurer les travailleurs contre les risques auxquels on les expose, ni de les indemniser, eux et leurs familles, en cas de malheur. Ce qui " peut " être évité " doit " être évité. Comme on l'a dit, mieux vaut prévenir que réparer si tant est qu'une réparation puisse jamais être suffisante, quand il s'agit de cette chose précieuse et sacrée la vie humaine.

Il est donc juste d'encourager ceux qui s'efforcent d'épargner à nos victoires industrielles la tache de sang qui les dépare et les déshonore. Il est temps de réduire, antant que faire se peut. le sacrice inutile trop légèrement consenti aux usines et machines homicides. C'est affaire de conscience autant que d'intérêt public bien entendu.

Aussi le président des Etats-Unis, M. Théodore Roosevelt, ne craint-il pas de recommander en personne l'œuvre qui est en voie d'élaboration. Elle est pour lui " le commencement d'un mouvement mondial et elle est en passe d'être reconnue par les hommes les plus distingués de beaucoup de pays très différents, comme une nécessité qui st de n ture à faciliter l'adaptation des relations sociales aux conditions nouvelles créées par la révolution industrielle moderne."

" J'espère très sérieusement, écrit-il, que tous les philanthropes, par leur effort personnel et aussi, là où ils le peuvent, par leur concours pécuniaire, aideront au succès de l'entreprise et hâteront par là même le progrès de la civilisation et l'élévation de l'humanité."

Ce n'est pas seulement en Amérique que ces paroles doivent éveiller un écho. Elles doivent partout exciter les particuliers et les Etats à pousser plus avant la noble tâche de préserver la vie, les membres et la santé de ceux qui par leur labeur journalier font la richesse et la puissance des sociétés.

Du Canada.

Le Roman D'une Croyante

Par Jean de la Brète

No. 4

Silencieuse jusque-là, je cessai de planter des épingles dans mes cheveux pour me tourner vers lui en affectant de tomber des nues.

" Vous voulez faire de moi une élégante ! dis-je, en m'efforçant de donner à ma voix l'accent d'un étonnement inouï. Mais alors... votre théorie du pot-au-feu, que devient-elle ?

—Chaque chose a son heure, évidemment.

—Je crois que l'heure du pot-au-feu ne sonne jamais pour Mme Le Seine, répliquai-je. Mais peut-être l'approuvez-vous ?

—Une nature aussi fine, aussi distinguée. s'occupant de marmites ! s'écria-t-il en haussant les épaules.

—Pourquoi pas ? dis-je, en essayant des chasser l'exaspération qui accourait sur moi avec une rapidité foudroyante. Cette femme ! est-elle donc d'une essence différente de la mienne ?

-Cette femme ! releva Louis du ton glacé, ironique, qui m'effrayait plus que ses emportements. Je crois vraiment que vous ne parleriez pas d'un ton plus méprisant d'une courtisane. Aline est une honnête femme, Geneviève.

J'étais parfaitement convaincue du contraire, d'après son attitude et l'expression de ses yeux.

" J'ai pour elle une très vieille amitié, continua Louis que mon silence agaçait et l'accueil que vous lui avez fait, accueil plus que froid, vraiment maussade, m'a profondément mécontenté.

—Je suis franche et naturelle deux défauts dont je ne me déferai jamais, je crois, répondis-je. Je n'ai pas acquis, comme votre cousine, la science de dissimuler mes sentiments. Elle me déplait... et vous ne me ferez jamais, jamais croire qu'il est d'une honnête femme de...

J'entassais maladresses sur maladresses, je le sentais ; mais, emportée par mon irritation et ma jalousie, je ne pouvais plus retenir mes paroles imprudentes.

—Qu'est-ce qui n'est pas honnête ? demanda Louis d'un ton moqueur.

—D'être une coquette, une affreuse, une horrible coquette quand on est mariée, dis-je avec des larmes daus la voix.

=Vous êtes folle, ma chère ! Vous n'avez aucune expérience de la vie, et vous jugez les autres avec la rigidité de vos principes de couvent.

—J'ai toujours assez d'expérience pour savoir que si j'applique cette rigidité à moi-même, vous ne la blamerez plus, répondis-je avec vivacité.

—Et, continua Louis en élevant la voix, ce n'est pas dans votre laide maison, au milieu de ces vieillards qui vous gâtaient, que vous avez pu acquérir l'expérience de toute chose qui vous manque si complètement, que vous ne savez même pas vous habiller, car j'en reviens au conseil amical que je vous donnais il y a un instant, et qui a été le point de départ de cette absurde discussion.

Cher vieux logis où j'étais aimée ! où chacun m'appréciait pour mes qualités, et ne songeait point à me reprocher celles qui me manquaient encore ! Quand Louis y fit allusion, mes yeux s'emplirent de larmes, et j'allai vivement à la fenêtre pour qu'il ne les vit pas.

—Vous avez tort de ne pas m'écouter, reprit-il. Aline est une femme charmante, qui serait pour vous une amie si vous le vouliez

-Oui... mais je ne veut pas, répondis-je laconiquement.

Elle, mon amie ! Le fond de raison qui était dans mon caractère fut encore assez puissant pour retenir les paroles irritées qui se pressaient sur mes lèvres. Louis n'insista pas et sortit en chantonnant.

Entre la coquetterie de Mme Le Seine et la transformation de mon mari, la journée me parut d'une longueur mortelle.

Après le dîner, elle voulut sortir et, prenant le bras de Louis, ils s'enfoncèrent dans le parc.

—Comme deux amoureux ! dit-elle en riant et assez haut pour que je l'entendisse, car ma jalousie, qu'elle avait devinée, l'amusait.

Comme autrefois peut-être ! Ils avaient remué bien des souvenirs d'enfance. disaient-ils, mais qui leur semblaient trop doux pour n'être pas plus récents et plus vifs.

J'allai m'accouder à cette même place où, la surveille encore, j'avais résolu pour lui plaire, de mettre sous mes pieds mes goûts et mes répugrances. Dans l'éveil de sentiments nouveaux, ardents, je cherchais vainement mon âme tranquille de jeune fille, et cette modification, ou plutôt cette découverte d'un côté de ma nature se joignait aux circonstances pour me troubler et m'enlever la possession de moi-même.

M. Marien, qui, m'ayant vue frissonner, était allé chercher un manteau, me trouva la tête enfouie dans la vigne vierge, pleurant à chaudes larmes.

—Eh bien ! eh bien ! que veut dire ceci ? s'écria-t-il du ton paternel et grondeur qu'il devait prendre avec des malades récalcitrants.

—Rien.... un peu de nerfs, c'est passé.

Afin de prouver que c'était bien fini j'éclatai en sanglots convulsifs, murmurant :

—Voilà, voilà l'explication du mystère !

—Quel mystère ?

—Vous savez bien ! m'écriai-je, tout à fait sortie de ma réserve habituelle, et sans songer au danger, à l'inconvenance de prendre un homme jeune pour confident avoué de ma peine. Ne voyez-vous pas comme elle lui plait, et moi....

—Quoi ! jalouse de cette coquette ! s'écria-t-il en riant d'une façon si naturelle qu'il me fit un bien extrême. Ah ! comme vous avez bien l'inexpérience de vos vingt ans.

- C'est ce que Louis me disait ce matin, répondis-je naïvement.

—Parbleu ! sa coquetterie l'amuse ; mais soyez convaincue qu'au fond, il se moque d'elle.

—Oh ? vous croyez ? dis-je, renaissant immédiatement à l'espoir.

—J'en suis sûr.... Croyez-vous donc continua-t-il avec une chaleur à laquelle, dans le moment, je ne fis aucune attention, que lorsqu'on a eu l'intelligence et le bonheur d'épouser une femme comme vous, pleine d'esprit, de charme pur et naïf, on se laisse séduire par une....

Il se reprit brusquement, et reprit souriant :

—Allons ! dans mon indignation contre votre absurdité, j'allais dire quelque sottise.

Toute confuse, j'essuyai mes yeux et mon visage rougissant.

—Que je suis heureuse d'avoir un excellent ami comme vous ! dis-je avec effusion en lui tendant la main. Vous me rendez toute confiance en moi-même. C'est vrai, vous avez raison, je suis stupide. A quoi songeais-je ?

Et, comme conclusion logique du revirement de mes idées, je m'écrial avéc passion :

—Je donnerais ma main droite pour mettre cette femme à la porte tout de suite, à l'instant, sans perdre une minute, une seconde !

—Conséquence sensée de vos paroles précédentes ! me dit-il en riant. La femme la plus raisonnable est incapable de resonner. Tenez, les voici : gardez votre moin droite, la promenade a été courte, et elle part demain.

IV

Au lieu de me réjouir comme une enfant, quand je vis partir la voiture qui emportait Mme Le Seine, j'aurais mieux fait de me demander si le cœur de mon mari ne disparaissait pas avec elle.

Les dix jours qui suivirent son départ furent lamentables. Mentalement je comparais Louis à un terrible chevalier enfermé des pieds à la tête dans une armure de fer que les coups d'une faible infidèle mal armée ne pouvait entamer. Assez souffrante, je n'en disais rien, et il n'avait en aucune façon l'air de s'en apercevoir. Il partait le matin sans même m'avoir vue, et s'il rentrait pour le déjeuner ou le dîner, ce qui n'arrivait pas toujours, les repas se passaient dans un morne silence, rompu quelquefois par une scène ou un propos malsonnant.

Je n'osais plus remuer, ni ouvrir la bouche, ni par conséquent parler de cet espoir qui, malgré les circonstances rendait quelque courage à mes tristes pensées.

M. Marien, qui voyait clair dans une situation dont il connaissait beaucoup mieux que moi tout le danger, je le sus plus tard, découvrait dans sa bonté une multitude de prétextes pour rompre ma solitude.

En réfléchissant, j'avais naturellement regretté le mouvement primesautier qui m'avait entrainée dans une demi-confidence ; mais avec son tact et sa délicatesse il n'y fit aucune allusion. Sous le couvert de conversations banales, il se contentait, par sa sympathie affectueuse et toute ronde, de chercher à me sortir de mon affaissement.

Il me trouvait souvent dans le jardin, errant comme une ombre désolée qui cherche en vain un appui. Il n'en était plus comme autrefois, quand le language poétique de mes arbres, de mes plantes, consolait si parfaitement mes tristesses de jeune fille. J'aimais chacune de mes fleurs associées maintenant à mes impressions nouvelles ; mais quand j'avais laissé tomber sur elles les larmes qui m'étouffaient, je ne trouvais plus nulle éloquence consolante dans leur langue imaginaire.

Sur ces entrefaites, je reçus la visite d'une femme dont les indiscrétions achevèrent de me bouleverser, et, ne pouvant plus vivre seule avec mes angoisses, j'allai chez la Phine pour lui tout confier.

Elle habitait, dans un ancien hôtel devenu la demeure d'ouvriers, une assez grande chambre dont la haute et large fenêtre ouvrait sur une cour intérieure laide et triste.

Quand, enfant, suspendue aux lèvres de la Phine, je l'écoutais me décrire les splendeurs de sa maison, j'avais décidé qu'elle habitait un palais. Il était dans son caractère de ne se plaindre jamais, et sa fierté très ombrageuse la portait à placer sur les nues sa vie matérielle, assez restreinte depuis que son âge ne lui permettait plus de travailler comme autrefois.

—Je ne manque de rien, nous disait-elle souvent, tant elle craignait que nous n'eussions la pensée de lui venir en aide. J'ai un magnifique buffet, une superbe armoire pleine de robes et de linge. Je ne me prive de rien non plus pour la nourriture, ben sûr ! je vis comme une rentière.

Son palais était en vérité une chambre assez délabrée, suffisamment meublée et dans un ordre méticuleux. Au-dessus de la cheminée, des photographies de toute ma famille s'étageaient de chaque côté d'une glace encadrée dans la boiserie.

Dans un coin, un grand fauteuil oreillettes semblait attendre encore le père de la Phine qu'elle avait eu à sa charge pendant de longues années. Un des bouts d'une grande table à repasser, bien rembourrée et recouverte d'une nappe très blanche, était placé dans l'embrasure de la fenêtre qui donnait sur cette triste cour, dont elle me parlait fréquemment avec une satisfaction si vive que j'avais fini par me faire de sa résidance une idée poétique dont la réalité était loin.

Lorsque j'entrai, elle était occupée à rucher un de ses bonnets fantastiques.

" Ah ! ma chère dame, je pensais à vous justement !

—Comme tu est bien installée, la Phine ! dis-je en regardant autour de moi avec admiration.

—Eh ben, est-ce que je ne vous le disais pas ! Voyez, me dit-elle en ouvrant son armoire avec orgueil. Voilà du fait, j'espère ! Et mon grand lit si mollet ! Il n'y a pas de princesse mieux couchée que moi ! "

Nous passâmes en revue jusqu'aux moindres objets de son modeste mobilier ; puis, quand elle fut rassasiée de de mon émerveillement, elle reprit son travail et je m'assis en face d'elle.

" C'est vrai, tu es très bien, ma vieille Phine, dis-je, reculant le moment de parler,

—J'ai toujours été ben, parce que j'avais un caractère tout à fait maussade, quand il s'agissait de me loger. J'ai habité une autre maison ou j'avais une chambre aussi grande et belle que celle-ci.

Suite à la 7 ième page.)

Coin Féminin

BIZARRERIE DE LA MODE.

La mode due souvent aux caprices d'une ou de quelques femmes élégantes, quelquefois à l'autorité d'un tailleur très lancé, et trop souvent aussi le résultat d'une manœuvre habile qui veut dérober aux yeux du monde ce que la nature a donné de disgracieux tel ou tel personnage en vue.

Louis XIV, par exemple, pour cacher les loupes énormes qui s'étalaient sur son auguste crâne, avait décrété la mode des perruque pour les hommes. Il avait fallu un décret royal pour imposer la mode aux hommes. Les femmes, plus dociles, augurèrent sans se faire prier les vêtements serrés comprimant leur gorge pour avoir le plaisir d'être vêtues de la même façon qu'une mondaine dotée d'un corsage très plat. Sans protester davantage, notre sexe capricieux n'hésita pas quelques mois plus tard à garnir ses corsets et même ses jupes de coussins rebondis du plus disgracieux effet. Ainsi va la mode.

C'était à Paris que se lançaient les modes les plus gracieuses comme les plus bizarres et cela entre pour quelque chose dans le renom de frivolité qui accompagne Françaises et Français.

Mais les Américains, jusqu'ici occupés à faire fortune, ont décidé de lancer des modes à leur tour. Ils sont, paraît-il, ennuyés d'être tributaires de Paris et veulent imposer leurs caprices au monde entier pour affirmer plus haut leur supériorité.

Il y a quelques sept ou huit ans à San-Francisco, une mondaine ayant une canine gâtée la fit recouvrir d'une feuille d'or. Son dentiste, homme de goût et peut-être d'affaires, lui persuada que la symétrie, indispensable à la vraie beauté, exigeait que l'autre canine soit également dorée. On ne dédaigne par les conseils d'un dentiste !

Aussi, quelques jours après dans une soirée, Madame Y... ou X... se faisait remarquer par sa gaité extraordinaire : elle avait à montrer ses dents d'or. Séduits par les fauves reflets du métal, hommes et femmes allèrent trouver le dentiste ingénieux qui se mit en devoir de leur scier les canines pour les remplacer par des dents massives, cette fois, qu'il vissait sur les racines.

L'opération était douloureuse, très douloureuse, mais il faut bien supporter quelque chose pour avoir l'honneur de rire... jaune.

La mode, malgré son absurdité, fit de progrès et passa en Europe, pas en France ! où l'on préfère toujours de mignonnes dents blanches naturelles aux plus belles dents d'or.

Les Français, d'ailleurs, rirent beaucoup de cette fantaisie et, comme toujours, leur rire s'exprima par une chanson dont je me rappelle un vers :

Tous ceux qui ont des mines d'or dans la.... sont des sujets de Monsieur Chamberlain....

Après celle-là vint la mode des tatouage, puis enfin des diamants incrustés dans les ongles. Modes si excentriques et si cruelles que l'on est en droit de se demander si les Américains n'ont pas hérité du goût des Sioux, qu'ils ont remplacés dans les immenses prairies du Far-West.

Mais voici que la mode des dents d'or que l'on croyait oubliée reparait encore chez nos voisines d'au-delà le 49° et qu'elle menace de passer en deçà.

Comme il fallait s'y attendre les journaux, au moins les journaux français protestent. Je ne résiste par à le tentation de mettre sous vos yeux un article plein d'humour, signé *Margot* et qui a paru dans le *Canada*.

La Mode a d'étranges caprices.

Après s'être acharnée aux robes et chapeaux des dames qu'elle tortille de plus affreuses façons, elle se met un jour à vouloir blondes les têtes brunes, en les humectant légèrement d'oxigène.

Beaucoup d'élégantes comprirent mal la recette et se métamorphosèrent en... serins—et l'on ne voyait plus alors que des têtes d'oiseaux dans les magasins, aux théâtres et partout.

Les modes, comme les jours, se suivent et ne se ressemblent pas, et la fureur des chevelures blondes n'est pas encore passée qu'il nous en arrive une autre ; celle des dents d'or.

Et pendant que lentement les têtes cuivrées, retournent à leur nuance primitive voilà notre population intelligente en train de se faire ébrécher la mâchoire pour y faire enfoncer des lingots qui, à part la douleur, serviront à épater les regards des pauvres gens.

Un dentiste me racontait l'autre jour que des jeunes filles allaient chez lui se faire enlever de bonnes dents pour le plaisir de les faire remplacer par des dents d'or—ô bêtise humaine ! Comme si une jolie dent saine et blanche n'a pas cent fois plus de valeur que tout l'or du monde, même si cet or valait mille fois plus cher.

Comme tout ce qui est de mode, on en verra partout, dans toutes les bouches, pauvres ou riches, surtout chez les gens obscurs, qui s'acharnent à ce qui brille pour tromper les autres en se trompant eux mêmes !

On verra des "bargain" de dents d'or ! ! Je lisais justement l'autre jour dans les petites annonces d'un journal du soir, qu'une compagnie, dont j'ai oublié le nom, avait importé une quantité immense de dents d'or faciles à mettre et à enlever, pour vingt-cinq et cinquante cents... A ce prix-là, vous comprenez, tout le monde se paiera la fantaisie d'un peu d'or, et je vois déjà des petites figures pâles, ouvrir la bouche pour tâcher de sourire, même si elles ont besoin de pleurer de froid ou de faim—. Les gens riches se feront faire des palais d'or et les autres s'achèteront des dents de cinquante cents en métal de je ne sais quoi, capable de les empoisonner, mais la mode, on le voit bien, n'a pas pensé au côté pratique de la chose—elle n'y a vu que la beauté ?

A partir d'aujourd'hui donc, j'entrevois une rivalité de sourires, une concurrence de bouches ouvertes, un déluge de paroles dans la bouche dorée de notre pauvre humanité, nous rencontrerons des gens à la dernière mode, parlant beaucoup, parlant trop, parlant de n'importe quoi, devant n'importe qui, sans savoir ce qu'ils pensent, lançant le plus souvent des sottises, pourvu que ceux qui les écoutent ne soient pas aveugles et puissent voir la dent d'or—et qu'ils croient surtout que c'est une vraie dent qui a coûté très cher, une dent du monde, qui mord...

MARGOT.

Le résultat le plus problable de ces fantaisies sera d'enrichir la trousse des apaches, voleurs et détrousseurs de grands chemins d'un instrument nouveau destiné à arracher sans façon les dents d'or des clients. Si on en croit certaines prédictions cette branche de l'art sera très... payante.

MAGALI.

DECLIN.

Pourquoi ne peut-on pas, après une heure heureuse,
Garder au fond de soi, toujours, et caresser
Cette impression chaude et deux fois précieuse
Que nous laisse un bonheur quand il vient de passer ?

C'est si bon ce retour, cette réminiscence
D'un tout récent voyage en plein ciel, dans le bleu !
Tout notre être en conserve une phosphorescence :
Le bonheur de la veille embaume encore un peu !

Mais si fidèle soit le cœur ou la pensée,
L'épanouissement joyeux à son reflux ;
La chaude impression est bientôt effacée...
On se souvient encore : on ne rayonne plus !

O tristesse infinie ! O loi que tout déflore !
Voir infailliblement reculer et pâlir
Le charme d'un passé qu'on savourait encore
Et dont l'enchantement ne va plus revenir !

La mémoire est un libre où l'on sèche des roses,
Et le temps, jour à jour, affaiblit leur parfum.
Ainsi demeure en nous le souvenir des choses :
L'âme s'en évapore et le laisse défunt !

LOUIS MAIGUE.

CUISINE FRANCAISE.

POULE AUX OIGNONS.

Mettez dans une casserole gros comme un œuf de beurre ; faites-le blondir ; mettez-y votre poule pour prendre couleur, en la tournant de l'autre côté quand le premier est coloré ; ôtez-la quand elle est colorée.

Mettez dans le même beurre une demi-livre de poitrine de porc, pas trop grasse, coupée par morceaux carrés ; faites-lui aussi prendre couleur ; ôtez les morceaux de porc avec l'écumoire.

Mettez dans le beurre une cuillerée à bouche comble de farine, remuez avec la mouvette de bois jusqu'à ce que le mélange soit également d'une belle couleur marron foncé. Eteignez en versant deux verres d'eau ; mélangez bien... faites jeter deux ou trois bouillons ; mettez alors la poule, les morceaux de lard, quinze à vingt oignons gros comme une noix, sel, poivre, bouget garni, une carotte coupée en rouelles ; faites cuire deux ou trois heures, suivant l'âge de votre poule. (Si la poule exigeait plus de deux heures de cuisson, on ferait bien de mettre les morceaux de porc et les oignons un peu plus tard.) Goûtez pour l'assaisonnement ; ôtez le bouquet ; dégraissez si la sauce est trop grasse. Servez la volaille avec sauce, porc et oignons autour.

(Il arrive quelquefois qu'à force de bouillir la sauce tourne en huile, ne vous désespérez pas.) Otez votre volaille, ôtez la moitié de la graisse et mettez à la place, dans la casserole, un demi-verre d'eau tiède : faites jeter un ou deux bouillons en remuant avec la mouvette et détachant le jus qui s'est coagulé aux côtés et au fond de la casserole.... versez autour de la poule.

Si on le préfère, on peut couper la poule en morceaux, ce n'en est que plus succulent.

On peut mettre aussi un poulet aux oignons ; mais il faut moins de temps de cuisson.

POULE AU KARI

Ayez une bonne poule pas trop vieille ; faites-la revenir sur le feu avec gros comme un œuf de beurre, 250 gramme de poitrine de porc coupée en morceaux, sel, poivre, bien comble une cuillère à café de kari (plus ou moins suivant que l'on aime un assaisonnement plus ou moins fort), une feuille de laurier, deux clous de girofle ; faites revenir jusqu'à ce que le tout soit un peu coloré ; ajoutez deux cuillerées de farine ; mouillez avec deux verres d'eau ou de bouillon ; faites cuire.

(On peut ajouter à ce ragoût des petits oignons, des champignons et même des aubergines, etc.)

Le poulet au kari se fait de la même manière que la poule au kari, seulement il faut moins de temps de cuisson.

On peut, si on le préfère ; couper la poule ou le poulet en morceaux, le mets ne fera qu'y gagner.

BIJOUX SUSPECTS.

Bagues et bracelets, brillants qui flambez le soir sur les épaules et aux bras des femmes, c'est vous qui comparaissez devant la justice ; c'est vous qui êtes les accusés véritables et les véritables témoins !

Toi, petite bague, feuille de métal légère, les griffes d'or invisibles qui enserront ton diamant sont le symbole des doigts crochus et crispés qui ont glissé la sournoisement, comme un piège que l'on tend la nuit.

Vous, lourds solitaires, qui faites fléchir sous votre poids les oreilles roses et délicates dites-nous les lieux sordides que vous avez traversés avant de vous accrocher là !

Dites-nous dans quels bouges on vous marchanda, les étonnantes usures que vous avez favorisées, tous les outrages que les hommes avares se sont jetés à la face à cause de vous ! Combien de fois, fûtes-vous mis au Mont-de-Piété ? Combien de marchandes à la toilette ont acheté vos reconnaissances ? De combien d'escroqueries avez-vous été les complices silencieux ? Quo faisiez-vous dans la nuit du 15 octobre ? Entre combien de mains sales as tu coulé, rivière ?

J'ai connu un de vos semblables : bracelet en forme de serpent avec des yeux de saphirs qui a nourri dix huissiers pendant de longues années. On l'a mentionné dans plus de vingt protêts jugements et dénonciations ; des rames de papier timbré ont été immolées à ses charmes pervers : il a été question de lui dans la saisie d'un mobilier élégant que je ne me rappelle pas sans émoi. Celle qui le portait n'a jamais lu le papier timbré ni, d'ailleurs, jamais consenti non plus à venir parmi ces meubles. Tu n'as pas même suffi à la décider, impuissant bijoux !

Qu'es-tu devenu fétiche idiot ? As-tu fait vendre sur la voie publique les mobiliers d'autres imbéciles ? as-tu déjà passé en correctionnelle ? Combien de condamnations as-tu subies ? J'espère que tu finiras mal.

Mais, hélas ! vous ne périssez jamais ridicules morceaux de métal et de pierre ! La nature vous a créé durs et immortels afin que vous fassiez éternellement des farces aux pauvres hommes ; et vous savez prendre toutes les figures, celles du chat et du serpent, celles de l'oiseau et de la libellule celle de l'abeille et celle du lézard, déshonorant ainsi jusqu'aux plus innocents animaux.

Si les dames qui vous mettent glorieus... chair pensaient aux mains qui vous touchèrent, ô diamants ! peut-être vous rejetteraient-elles avec dégoût ; mais, fort heureusement, les dames ne pensent plus à rien à partir de dix heures du soir.

ALFRED CAPUS.

Si votre abonnement est expiré, ne retardez pas à envoyer votre bulletin de renouvellement.

LE COURRIER DE L'OUEST

Publié par " La Compagnie de publication du Courrier de l'Ouest."

CONDITIONS D'ABONNEMENT : 1 an, $1.00, Six mois, 50 cts.

PAYABLE INVARIABLEMENT D'AVANCE

Toute demande pour changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de cinq cents.

Toutes communications et lettres doivent être adressés :

LE COURRIER DE L'OUEST, Boite 25, Edmonton, Alta.

Jeudi, 1 Novembre 1906

Notes de la Direction.

Le " Courrier de l'Ouest, " rappelle à ses nombreux abonnés, cultivateurs, que conformément à la promesse faite l'an passé, il se charge d'insérer gratuitement dans ses petites annonces, les demandes et offres de vente des chevaux, instruments aratoires, produits de la ferme, etc.

Nos lecteurs dont l'abonnement expire recevront par la poste un avis personnel, auquel sera joint un bulletin de réabonnement.

Nous les prions instamment de vouloir bien remplir le bulletin et de nous le retourner avec la somme de $1. montant de l'abonnement pour l'année prochaine. Ce retour devra être effectué dans la quinzaine suivante, faute de quoi, et pour la régularité des écritures, nous seront dans l'obligation de suspendre l'envoi du journal aux abonnés retardetaires.

LA DIRECTION.

Les Elections dans le Comté de Québec.

Les élections qui viennent d'avoir lieu, dans le comté de Québec pour le remplacement de l'Hon. Fitzpatrick, ont eu une physionomie toute particulière.

Deux Candidats libéraux étaient en présence.

L'un, Monsieur Amyot, Industriel, d'âge mûr, plein d'expérience dans les affaires, présenté par une convention électorale, candidat ministériel appuyé par Sir Wilfrid Laurier.

L'autre, Monsieur Robitaille, fils d'industriel, âgé à peine de 24 ans se présentant sous l'étiquette de Candidat libéral indépendant et ayant pour parrain Bourassa, le député de Labelle.

Les électeurs se sont prononcés pour le deuxième qui a été élu par 300 voix de majorité environ.

Durant la campagne électorale on s'est fort peu occupé de la valeur respective des concurrents, pas plus d'ailleurs que des intérêts du Comté.

Seule la personnalité des *Parrains* a été en jeu.

Et malgré les héroïques efforts tentés par l'Hon. Rod. Lemieux. ministre des Postes, l'Hon. Gouin, le Sénateur Choquette et d'autres libéraux influents, Sir Wilfrid a subi un échec personnel.

C'est que pour lui, il n'avait que la justice, la raison et la reconnaissance, et contre lui une force inéluctable, " la passion."

Pour justifier la confiance qu'il réclamait des électeurs, Sir Wilfrid Laurier n'avait à montrer que son long passé politique fait de probité, de tolérance.

A l'appui de ses affirmations c'est à peine s'il avait à citer la prospérité du Dominion, son élan économique, son unité politique, sa paix religieuse : choses qui comptent peu en vérité contre les quelques bruyants éclats oratoire de Bourrassa et surtout contre les appels à l'esprit sectaire, sépariste et nationaliste que ce tribun de l'Est a lancé dans les tumultueuses réunions publiques.

On peut résumer les discours de ce dernier en quelques phrases.

Laurier a sacrifié les intérets français.

Laurier a renié sa langue et sa race!

Laurier est sans foi ni loi.

Laurier croit que les Canadiens-Français sont des esclaves auxquels il n'a qu'à commander pour être obéi.

Laurier est un dictateur.

Laurier n'est pas libéral.

Laurier est à la solde des Protestants et des Anglais.

Laurier veut vous imposer un candidat de son choix, sa créature, ne votez pas pour lui.

Votez au contraire pour M. Robitaille, le candidat que je pilote, mo, Bourassa, le seul homme au Canada, ayant le sentiment du vrai, du bon du juste.

Le seul qui ne soit pas tombé dans l'erreur commune quand il a juger l'œuvre de Laurier.

Le seul qui défende votre langue, votre foi, votre patrie.

Votre patrie, la Province de Québec, non pas le Dominion.

Catholiques, Laurier vous a sacrifiés. Votez pour Robitaille !

Français, Laurier cherche à tuer votre langue nationale dans le Nord-Ouest. Votez pour Robitaille !

Pour qui connait l'influence de ces objurgations démentes, dès le début de la campagne le résultat était facile à prévoir. Rien ne résiste à l'appel des sentiments de race et de religion, même lorsqu'ils sont exploités sans raisons pourvu qu'ils le soient bruyament. Bourassa le sait bien et il en a profité.

Ces appels enflammés ont produit l'effet attendu, effaçant momentanément de l'esprit des électeurs du comté de Québec, les sentiments d'admiration et de reconnaissance qu'ils professent habituellement vis-à-vis de Sir Wilfrid Laurier.

D'autres circonstances accessoires sont venues encore apporter leur poids dans cette lutte. Bien à faux, on a représenté M. Amyot comme un patron dur aux ouvriers, ennemi de l'augmentation des salaires, on lui a prêté certains propos qui lui ont totalement aliéné les ouvriers. Les conservateurs, heureux du dissentiment qui éclate chez les libéraux, ont favorisé autant qu'ils l'ont pu la candidature Robitaille, car, pour eux, faire échec à Laurier sur n'importe quel terrain et au moyen de n'importe quelles armes, est toujours profitable. Aussi, ne se sont-ils pas privés de manifester leur joie en apprenant la défaite du candidat ministériel.

Demain, lorsque l'excitation, suscité par les discours du député de Labelle, sera tombée, les électeurs du comté de Québec, regretteront sans doute leur ingratitude ; ils se rendront compte de l'énormité de la faute commise dont ils sentiront le poids longtemps. A ce moment, sans doute, ils demanderont des comptes à M. Bourassa dont les discours malsains sont cause du mal.

Ce dernier sera probablement assez embarrassé pour leur expliquer comment, quoique libéral d'étiquette, il fait le jeu des conservateurs, accepte et parait même courir au-devant de leurs hommages, tout en criant bien haut qu'il est plus libéral que Laurier.

De M. Robitaille, que dire

Nous le trouvons imprudent d'avoir assumé les responsabilités d'un pareil mandat, surtout en affectant l'indépendance d'opinion.

Lorsqu'on ne veut pas en faire un vain mot l' "indépendance" suppose une grande expérience politique, une profonde connaissance de la législation ; et aussi du cœur humain. Nous nous demandons si M. Robitaille possède toutes ces qualités brillantes.

L'expérience et la connaissance de la législation sont le résultat de la maturité et de l'étude, et non pas d'un geste vaniteux. Quant à la connaissance du cœur humain, son protecteur lui a bien montré, durant la campagne qu'il y a, dans le tréfond, certaines vases capables, lorsqu'on les agite, de noyer tous les sentiments.—Est-ce suffisant ?

Appelé à légiférer à l'âge où d'autres apprennent encore les lois, à discuter et à voter des choses dont son jeune âge et l'inexpérience qui en résulte l'empêcheront de saisir toute la portée, il ne pourra pas rester indépendant et subira sans doute, par reconnaissance, crainte ou respect, l'ascendant du député de Labelle

Ils formeront, probablement à eux deux, ce fameux parti nationaliste. dont un directeur de journal annonçait la naissance le lendemain de l'élection

***

Sans doute, Sir Wilfrid Laurier, le Grand Canadien, ressentira quelque amertume de la conduite de ses compatriotes qu'il a comblé et qu'il comble encore de bienfaits. Mais on ne fait pas toute sa vie durant de la politique sans y gagner une forte dose de philosophie, qui permet de juger de haut la versatilité des électeurs—d'ailleurs souvent punis par où ils ont péché.

***

Cet échec ne peut pas être considéré comme une désapprobation de sa, politique, mais plutôt comme la conséquence de la coalition des mécontents des irréfléchis, des indisciplinés et des dupes groupés autour de l'étendard de la révolte par M. Bourassa.

Aujourd'hui la faute, demain les regrets.

La corruption électorale

A chaque élection, l'un ou l'autre parti en présence soulève un scandale au sujet de la corruption électorale.

Il est toujours facile à l'appelant, de prouver qu'il y a eu corruption, parceque dans l'un ou l'autre des parti, il y a toujours des zélés ou des imprudents qui essayent et, généralement ils réussissent, d'acheter un certain nombre de voix.

La chose est grave en soi-même. Elle a préoccupé beaucoup de gens, mais comme tout le monde se déclare impuissant à réagir, la corruption va toujours son petit benhomme de chemin.

C'est triste à dire, mais nous croyons que dans bien des cas l'homme politique honnête, consciencieux, qui renoncerait à lutter avec les mêmes armes, c'est-à-dire l'or et le wysky contre un adversaire crapuleux resterait sur le carreau.

Il y'a, il est vrai, de temps en temps, des entrainements populaires, des reveils subits de la conscience des masses, qui défient la corruption. Mais ces faits sont rares.

On a fait des lois sévères, mais ces lois ne peuvent être appliquées dans toute leur rigueur parceque nous l'avons dit, les hommes de tous les partis recourent un jour ou l'autre aux moyens malhonnêtes.

Ceci d'ailleurs s'applique à tous les pays du monde. Aux Etats-Unis, l'esprit pratique des Américains a su réglementer l'achat des votes. Les *Boss* ne sont pas autre chose en effet que des entrepreneurs d'élection.

Certes nous ne poussons pas si loin le cynisme au Canada, mais cependant nous ne pouvons pas nier que la corruption pour être plus discrète n'en existe pas moins.

Dans certains cas, nos lois mal adaptées n'ont pas la souplesse nécessaire pour atteindre le coupable, comme cela s'est produit dans la Saskatchewan pour Sainclair, qui, embusqué dans l'obscurité du texte a nargué la justice.

Il faudra donc, cela s'impose, modifier et aggraver les lois contre la corruption électorale.

Mais, ce n'est pas tout. ces moyens ne sont que des paliatifs, et il faut frapper le mal dans sa racine, si on veut l'extirper avant qu'il ait pourri la nation,

Il faut, la tâche est grande, éduquer l'électeur. Il faut éveiller chez lui le sens moral. Il faut lui donner la force de caractère suffisante pour résister à l'offre tentante, d'un peu d'argent et de whisky.

Mais, éduquer le peuple, est chose difficile. Il faut, pour obtenir des résultats, commencer dès l'enfance, l'instituteur doit être le premier éducateur civique ; il faut que l'homme de demain apprenne qu'il a une conscience qu'il ne peut aliéner pour quelques dollars.

Il faut qu'il connaisse ses droits et ses devoirs de citoyen et qu'il en retire assez d'orgueil pour ne pas se laisser acheter comme un vil animal Il faut qu'il ait conscience de la grandeur de sa mission et qu'il sente, sur ses épaules, peser la responsabilité de l'avenir du pays.

Alors seulement les électeurs seront ce qu'ils devraient être—et alors, seulement aussi, en enverra au parlement des hommes dignes d'y siéger et non pas, comme cela a lieu souvent, le moins scrupuleux, le plus prodigue et le plus menteur des candidats en présence.

Les Frontières du Manitoba.

La conférence convoquée pour le 12 novembre à Ottawa, en vue de règler la question de l'extension des frontières du Manitoba, ne paraît pas être complètement du goût de M. Roblin.

Son organe, le *Winnipeg Télégram*, proteste contre la décision prise par Sir Wilfrid Laurier, de faire intervenir dans cette affaire la province de la Saskatchewan et Ontario. " Ces deux provinces, dit-il, en loi et en équité, ne peuvent s'opposer aux justes réclamations du Manitoba. Leur intervention est un mystère que Sir Wilfrid Laurier devra expliquer."

A l'exception des provinces maritimes qui ont une superficie de 51.597 milles carrés (Nouvelle-Ecosse, 21,428 ; Nouveau-Brunswick, 27,985 ; Iles du Prince-Edouard, 2,184) Manitoba est la plus petite province de la confédération. Si le Keewatin, qu'elle réclame, lui était ajouté, sa superficie serait de 544,148 milles carrés, ce qui en ferait la plus vaste province du pays. Seule la province de Québec la surpasserait avec ses 706,834 milles carrés que lui donnerait l'annection du territoire de l'Ungava sur lequel elle a des droits certains.

Mais Ontario a des aspirations à une partie du Keewatin, et le *Télégram* croit que Sir Wilfrid ne s'opposera pas à sa demande, ce qui ne fait pas l'affaire de M. Robin, et de son gouvernement.

La province de Québec sera aussi représentée.

Il est évident que la nouvelle conférence ne manquera pas d'intérêt.

De la *Patrie.*

Sir Wilfrid Laurier et le Home rule.

Un journal tory anglais, la *Saturday Review*, reproche à Sir Wilfrid Laurier d'avoir, dans une assemblée où parlait M. T. P. O'Conner, à Ottawa, prononcé quelques mots en faveur du *Home Rule* pour l'Irlande. Le confrère y voit ou une impertinence ou une flagornerie à l'adresse des nationalistes, en vue de l'amendement qu'il doit demander à l'acte constitutionnel de 1867.

Le chef du cabinet fédéral, en exprimant l'espoir que l'Irlande finira par obtenir le *Home Rule* a parlé au nom du Canada tout entier ; mais ce n'est pas, comme l'insinue la *Saterday Review* avec l'intention de s'ingérer dans la politique du Royaume-Uni, qui ne nous regarde aucunement, ni de faire la cour à des groupes de députés, en vue d'une faveur législative à obtenir.

Cette expression d'un sentiment tout platonique, est bien naturelle pourtant dans la circonstance, et le sentiment lui-même est encore plus naturel, de la part d'un pays faisant partie de l'empire, qui jouit lui-même du *Home Rule*, et qui ne voudrait pas pour tout au monde en être privé.

La *Saturday Review* prétend que Sir Wilfrid Laurier, dont la parole est censée être celle du pays, n'a pu cependant parler au nom des Ecossais et des protestants irlandais du Canana, qu'elle croit hostiles au *Home Rule*. Il nous faut la détromper sur ce point.

Il n'y a, au Canada, aucune classe, aucun groupe politique, national, ou religieux, qui ne souhaite pour l'Irlande une constitution semblable à celle dont nous jouissons. Et nous répétons encore une fois, que Sir Wilfrid Laurier a parfaitement interprété le sentiment unanime du pays.

Le parlement fédéral, qui est, le confrère en conviendra, l'expression la plus haute du sentiment populaire canadien, a, deux ou trois fois déjà, adopté une résolution en faveur du *Home Rule*, et chaque fois la résolution a été adoptée à l'unanimité. La première, d'ailleurs, a été adoptée par un parlement où les torys canadiens avaient une majorité considérable,

Libre à la *Saturday Review* de ne pas avoir les mêmes opinions que les Canadiens, sur ce sujet ; mais il faut qu'elle se mettre bien dans l'esprit que ces opinions sont celles, non pas d'un groupe, d'une coterie ou d'une classe, mais de tout le peuple canadien.

Du *Canada.*



Synopsis des règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien.

TOUTE section paire des terres fèdérales dans les provinces du Manitoba ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservée, peut-être inscrite par toute pessonne qui est l'unique chef d'une famille et toute homme âgé de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut être faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est située.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois au moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère si le père est décécé) du homesteader réside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de residence sera remplie si la personne demeure avec le père ou la mère.

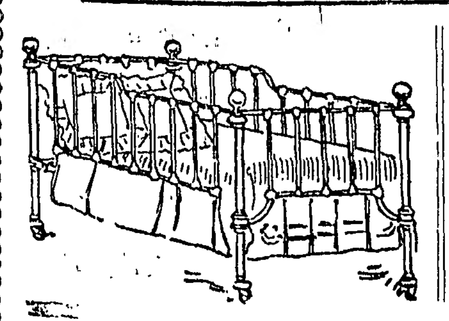
(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possédée par lui dans le voisinage de son homestead, la condition de résidence sera remplie par le fait de sa résidence sur la dite terre.

Un avis de six mois par écrit devra être dondé au Commissaire des terres fédérales à Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY.
Sous-ministre de l'Intérieur

N. B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée. 9, 8, 06.





POUR LES CULTIVATEURS

LES BEURRES DEFECTUEUX

" *L'Agriculture Nouvelle* "

Suite et fin.

A côté de ces mauvais goûts provenant d'un défaut de fabrication ou d'un manque de propreté, il faut signaler des altérations qui se constatent dans les beurres en mottes, emballés. Nous avons déjà eu l'occasion de signaler les expériences de Marcas, qui tendent à montrer l'origine de ces modifications prématurées, sans cause bien apparente, alors que le beurre réunit avant l'emballage toutes les qualités d'un produit parfait. Le cas se présente quand on mouille le papier parchemin servant à envelopper les mottes. Le beurre conservé humide acquiert assez rapidement une mauvaise odeur qui prend naissance à la surface en contact avec le parchemin. Une motte ainsi développée se conserve moins longtemps qu'une autre entourée de parchemin sec. Le mouillage des papiers d'emballage doit donc être abandonné dans la pratique beurrière.

L'" amertume " du beurre est attribuable, dans la plupart des cas, au mauvais entretien de l'étamage des pots, bidons et seaux destinés à contenir le lait. Marcas, après Seldels, a montré qu'il se forme du lactate de fer dans les récipients servant à la maturation des crèmes, quand le fer dont ils sont formés est imparfaitement protégé par une couche régulière d'étain. Ce lactate de fer communique à la crème un goût amer et astringent qui se retrouve dans le beurre. Il y a donc grand intérêt, pour le propriétaire ou pour l'exploitant, à bien vérifier si les becs à crème et, en général, tous les instruments métalliques de la laiterie sont parfaitement bien étamés.

Le " beurre mou " se constate fréquemment au cours de l'été. Nous avons déjà indiqué toutes les précautions dont il convient de s'entourer pour obtenir du beurre bien ferme. Nous les résumons. Le lait est filtré aussitôt après la traite, puis brusquement refroidi. La crème subit une réfrigération qui la maintient pendant trois ou quatre heures à une température aussi basse que possible. La maturation se fait à la température de 14o 16o ; elle est poussée jusqu'à 55 et 60o d'acidité à l'appareil Dornic. Le barattage est effectué à 13o. Le malaxage s'opère en deux fois, à cette même température de 13o à 14o.

Le beurre exposé à l'air et à la lumière solaire prend un mauvais aspect, contracte un goût suifeux et devient acide. C'est le phénomène du " rancissement." En apparence, il semble que ce rancissement soit dû exclusivement à l'action exercée sur le beurre par l'air et la lumière. Les travaux de Duclaux ont montré que, dans ces conditions, le beurre était oxydé ; il y avait décomposition de la matière grasse et formation de divers acides volatils. O. Jensen a montré, plus récemment, que le rancissement est l'œuvre de micro organismes qui utilisent l'oxygène de l'air et exercent progressivement leur action de l'extérieur de la motte vers l'intérieur. Le procédé préventif contre le rancissement consiste donc à éviter à la fois l'action intrinsèque directe de l'air et son action indirecte par l'intermédiaire des microbes. On constitue donc des mottes de beurre aussi grosses que possible afin que la surface totale soit plus restreinte vis-à-vis du volume total. Une forme courte et ramassée offrant moins de superficie exposée à l'air, est préférable aux formes plates et allongées sous lesquelles nos beurres sont fréquemment vendus. Enfin, la nécessité d'envelopper les pains afin d'empêcher encore le contact de l'air, est évidente.

Les beurres salés présentent parfois des taches blanches et des stries qui leur donnent mauvais aspect. Ces taches sont dues à une mauvaise répartition du sel. La caséine qui reste dans le beurre après un lavage imparfait de ce dernier se précipite, s'agglomère sous l'influence du sel, constituant ainsi des zones se différenciant nettement de la masse du beurre. Pour éviter l'apparition des taches dans les beurre salés, il faut donc éliminer complètement le basbeurre, par des lavages convenables et repartir bien uniformément le sel. Le meilleur lavage s'opère dans la baratte même alors que les grains de beurre ont acquis au plus les dimensions d'une petite lentille. On le répète deux ou trois fois, en opérant selon les indications que nous avons déjà eu l'occasion de développer. La température à observer pendant ces opérations est celle de 5o environ ; elle ne doit pas s'élever au-dessus de 9 ou 10o.

Les défauts que peuvent présenter les beurres doux ou salés sont donc assez nombreux. Constatons qu'ils peuvent être facilement évités. Une observation rigoureuse des conditions de fabrication, l'application constante des principes hygéniques qui dirigent l'industrie laitière, une rigoureuse propreté, l'entretien parfait du matériel, des locaux, etc., assurent au producteur toute la sécurité désirable et lui permettent de fournir à la consommation des beurres d'irréprochable qualité.

G. CANU.

CONSEILS POUR L'AUTOMNE

Du *Journal d'Agriculture*

Jeunes Animaux, animaux de réserve et d'élevage, animaux à l'engrais

Les jeunes animaux de l'année doivent être rentrés à cette époque, car le temps est souvent trop humide ou trop froid.

A cette saison, il est dangereux de laisser les veaux de l'année sur des prairies bases et humides. Ce danger est moins grand lorsqu'on les rentre pour la nuit ; cependant, partout où l'herbe est humide, les veaux sont plus sujets à être atteints de maladies.

Ce sont les animaux les plus faibles qui risquent le plus d'être atteints ; il faut donc s'efforcer de tenir les animaux en bonne santé. Pour cela, de bons grains, de bon foin, des tourteaux, sont ce qu'il y a de mieux.

Lorsque les jeunes animaux ne sortent pas de l'étable ou de la cour, il faut leur composer des rations avec du foin, des racines et des tourteaux.

On peut laisser les animaux d'un an un peu plus longtemps au pâturage, si le temps n'est pas trop frais ; mais, pour les tenir en bon état il faut, à cette époque, ajouter au pâturage un supplément de nourriture, tel que foin, tourteaux, racines.

Pour les jeunes animaux rentrés à l'étable, on peut aussi leur donner, pour la nuit, les restants de pailles provenant des battages. Il n'est pas toujours avantageux de donner du foin à tous les animaux, mais la paille nouvelle est mangée facilement, surtout si elle est arrosée d'une bouette.

Les animaux de plus d'un an sont ordinairement nourris de racines et de pailles. Il est avantageux de hacher la paille et les racines.

Les animaux qui sont presque bons à être mis à l'engrais peuvent recevoir des tourteaux ou d'autres aliments concentrés, à raison de 2 à 6 lbs par jour. On accroit cette quantité au fur et à mesure que l'animal grandit et qu'il engraisse, et on commence ce régime trois ou quatre mois avant de les mettre définitivement à l'engrais.

Les navets blancs semés en mai sont les premières racines mûres ; ils sont suivis des navets jaunes, mais il vaut mieux ne pas donner de choux de Siam avant le mois d'octobre. Maintenant que les navets sont bien appréciés, on les cultive beaucoup comme nourriture d'automne. Il est bon d'en donner depuis octobre jusqu'à la fin de décembre.

On peut encore donner à ces animaux les patates que l'on a de surplus.

Les carottes et panais sont très nourrissants, mais comme ces racines se conservent bien, il vaut mieux attendre l'hiver pour les donner aux animaux.

Il faut pousser activement l'engraissement des animaux à l'engrais qui doivent être vendus vers Noël. Il faut en prendre un soin spécial, les déranger le moins possible, veiller à la qualité de l'eau qu'ils boivent. La quantité de tourteaux ou d'autres aliments riches de la ration doit être augmentée graduellement, en mélange avec des racines coupées et de la paille hachée.

Varier de temps en temps la nourriture mais sans brusquerie.

Vaches laitières

A ce moment où l'herbe est pauvre, les choux forment pour les vaches une nourriture très avantageuse, très saine et favorissent la production du lait. Quant les vaches sont au paturage, on leur donne les choux entiers. A l'étable on les leur donne coupés et mélangés à d'autres aliments grossiers, ou mieux en mélange avec de la paille de la récolte de l'année, de la graine de lin moulue, on des tourteaux de coton ou de la moulée.

Si le temps devient tout à fait froid ou humide pendant le jour, il faut alors rentrer les vaches à l'étable, les frotter vigoureusement avec un bouchon de paille et leur donner une pâtée chaude.

Les vaches à l'étable doivent être nourries régulièrement à des intervalles suffisamment rapprochés. Elles doivent y être nourries un peu comme les animaux à l'engrais, mais avec cette différence qu'il faut viser au lait et non à la graisse. Il faut donc leur donner une nourriture plus azotée.

Parmi les aliments qui favorisent la production du lait et sa richesse il faut nommer les tourteaux de coton décortiqués, les pois, les fèves, l'avoine, les tourteaux de lin et les germes de malt.

L'orge et le blé échauffent trop les animaux. On admet généralement que l'orge diminue la sécrétion du lait.

Les drèches de brasseries, de distilleries et l'ensillage augmentent la quantité, mais non la qualité du lait.

Tenez scrupuleusement propres les auges et tous les ustensiles qui servent à préparer les aliments des animaux.

Au commencement de l'hiver les étables doivent être propres, désinfectées et bien en ordre.

A suivre

CONSERVATION DU LAIT

Paris.—Le lait ne devrait jamais surir, dit le professeur Behring, si on le traite par un moyen qu'il a découvert. On le gardera un temps illimité, sans avoir besoin de le faire bouillir ; le lait conservera aussi toutes ses qualités nutritives entières.

Un sixième d'once de perhydrol est mélangé à un gallon de lait, et le tout est chauffé à 122 degrés. Le perhydrol se décompose en eau et en oxygène ; l'oxygène s'échange et le lait ne contient plus que bien peu d'eau complètement exempte de microbes.

Le professeur Behring croit aussi que le lait perd quelques-unes de ses meilleures qualités lorsqu'il est exposé à la lumière du jour, et se déclare en faveur de bouteilles vertes ou rouges.

M. Jusserand de retour

New-York—Après avoir passé ses vacances en France, M. Jusserand est de retour aux Etats-Unis. L'ambassadeur de France a fait au sujet de son voyage la déclaration suivante :

" J'ai été absent pendant trois mois et, juste avant mon départ, j'ai été reçu par le président Fallières, qui m'a prié d'exprimer au président Roosevelt ses meilleurs souhaits. Le peuple français s'est beaucoup intéressé aux événements qui se sont passés à Cuba. Il admire la conduite du président Roosevelt au cours de la crise cubaine et considère que sa lettre à M. Quesada est un chef-d'œuvre de bon sens et de raison."

" Faisant allusion à la crise religieuse en France, M Jusserand a dit : " Je crois à une solusion pacifique de la crise religieuse créée par la loi sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat."

Sur la *Savoie* qui a remené M, Jusserand à New-York, se trouvoit également le corps de sa belle-mère, Mme George L. Richards, morte à Paris le 23 septembre. Depuis plus de 50 ans, Mme Richards demeurait dans la capitale française, où est née sa fille.

L'ambassadeur, Mme Jusserand et M. Richards sont partis de New-York pour Boston, ou ont eu lieu les funérailles de Mme Richards.

Pètrolières.

Washington—Durand l'année 1905 les champs d'huile des Etats-Unis ont produit 134,717,580 barils de pétrole, contre 117,050,960 en 1904, d'après un rapport publié aujourd'hui par le département géologique des Etats-Unis. C'est une plus grande production, augmentée de 17,636,620 barils, que durant toutes les années précédentes, malgré que la valeur de l'huile a été de $17 018,056 moindre qu'en 1904.

Audacieux Bandits.

Minneapolis (Minnesota)—Des bandits masqués ont tenu en échec, pendant trois heures, l'autre soir à Sawyer, Dakota Nord, un groupe considérable de citoyens, tandis que leurs compagnons faisaient sauter le coffre-fort de la Sawyer State Bank et en enlevaient une somme de $4,500. Plus de trois cents coups de fusil et de revolver ont été tirès. Les voleurs se sont enfuis à cheval.

Tempête de neige

Kansas City—Une tempête de neige a sévi toute une journée la semaine dernière dans l'ouest du Kansas. C'est la plus forte tempête que nous ayions eue, à cette époque de l'année, depuis longtemps. A certains endroits, la neige, poussée par un vent violent, s'est empilée dans les coulées, arrêtant les convois de chemin de fer et détruisant les communications par le télégraphe et par le téléphone.

La tempête

Mobile, (Alabama) Le steamer " Colorado," de la ligne Mallory, qui est arrivé ici l'autre jour, avait au nombre de ses passagers, John Molson, Charles Olsen, Charles Anderson et Otto Brink, qui ont été recueillis en mer, à 90 milles de Key West, Molson dit qu'il a vu 79 hommes noyés à bord d'un " houseboat " qui a fait naufrage au large de Long Key (Alabama) durant la tempête de la semaine dernière. Quand ils ont été recueillis par l'équipage du " Colorado," les quatre hommes étaieht sur un radeau construit avec six billots et avaient de l'eau jusqu'à la ceinture. Molson dit qu'il était avec les autres sur un "houseboat " à Long Key, quand une vague énorme frappa le " houseboat," et l'entraîna vers la haute mer. Il fut bientôt mis en pièces, et des 125 hommes qui étaient à bord, 79 se noyèrent sous ses yeux. Les autres ont été transportés à Jacksonville. Ils disent que les pertes de vies ont été plus considérables au large de Long Key plus que n'importe où ailleurs.

Ces hommes étaient employés par la Florida East Coast Railway Company aux travaux d'extension de la voie de la compagnie à travers les marais de la Floride, de Miami à Key West.

Un mari ressuscité

Montréal.—Mme Alphonse Leblanc, demeurant rue Hanley, a comparu devant le magistrat Lafontaine, pour répondre à l'accusation de bigamie.

Elle a protesté de son innocence.

Cette femme a été arrêtée en vertu d'un mandat émané à la demande de son premier mari, Joseph Dumas, qu'elle aurait épousé. paraît-il, il y a vingt-cinq ans.

Il appert qu'en 1902, il se produisit un accident à Outremont dans lequel deux hommes perdirent la vie.

La prévenue fût sous l'impression que son mari était l'une des victimes, et elle l'aurait identifié dans l'un des deux cadavres.

La disparition de Dumas à la même époque confirma sa prétention. Des mesures légales furent prises par la supposée veuve, et en vertu d'un jugement du juge Loranger la mort de son mari fut légalement enregistrée.

En octobre, 1903, elle épousa un Monsieur Leblanc. Détail aggravant, elle eut des enfants des deux maris.

Or, la semaine dernière elle fit dans la rue la rencontre de son mari qui demeure rue Iberville. Depuis le temps de sa disparition il avait parcouru une bonne partie du pays.

Le " Lady Geey "

Québec.—Le " Lady Grey," le nouveau brise-glace du gouvernement, qui a été construit à Burrow-on-Furness, Angleterre, est arrivé à Québec le 23 octobre. C'est un splendide vaisseau blanc qui mesure 172 pieds de longueur. 32 de largeur et 18 de creux. Sa force motrice est de 2,600 chevaux-vapeur. Il a quatre chaudières. L'intérieur est très bien fini, mais en le visitant, on s'aperçoit qu'il a éprouvé les outrages d'une mer en furie. La curiosité pique les visiteurs qui s'informent auprès de l'aimable capitaine Koenig et des membres de l'équipage, soit trente hommes au nombre desquels M. Réné Pelletier, premier officier ; M. J. B. Mercier, second ; Adjutor Coy, mécanicien en charge, et F. V. Moffat, commissaire. Le " Lady Grey" partit de Barrow-on-Furness, le 4 octobre. Dès le départ, à peine avait-il quitté la mer d'Irlande, qu'il fut assailli par une tempête qui dura cinq jours. Ce navire, qui est plutôt fait pour naviguer sur les fleuves et les rivières que sur l'Océan, fut violemment balloté. Ses ponts furent inondés par des vagues énormes de même que les cabines du premier pont qui pendant ces cinq jours, furent condamnées. Bien qu'elles fussent hermétiquement closes, l'eau réusit à s'infiltrer quand même et en rendit le séjour impossible, même après l'orage. L'eau avait tout gâché l'ameublement, la literie et les malles des hommes d'équipage. Elle condamna les mécaniciens à rester près des chaudières pendant cinq jours sans désemparer. Le mécanicien Roy fut à peu près le seul qui résista enfermé près des chaudières. Le capitaine avait fait placer sur le pont vingt tonnes d'approvisionnements. Inutile de dire que le tout fut balayé. C'est pour cela qu'il fut obligé de faire escale à Sydney. Il n'y avait plus que 10 tonnes de charbon quand le navire arriva. Sans ce contretemps, dit le capitaine Koenig, nous serions passé par le détroit de Belle-Isle. De Barrow-on-Furness jusqu'à Sydney on ne se servit que de deux chaudières et trois de Sydney à Québec.

Le " Lady Grey " est une excellente acquisition. A son voyage d'essai, il a fait 14.6 à l'heure. Après la tempête, il a fait 200 milles par jour. C'est un navire solide et puissant qui peut servir de remorqueur. Il est muni d'un câble par manille qui mesure quinze pouces de circonférence. C'est le plus gros qui existe au Canada. On dit qu'au cours de la bourrasque, la chaîne du gouvernail se détraqua et le navire dévia de sa course pendant 150 milles.

A OTTAWA

Le Club Belcourt mécontent de M. Bourassa.

Ottawa—La conduite de M. Henri Bourassa, député de Labelle, a été censurée l'autre jour par les membres du club Belcourt, dans une résolution adoptée à une réunion tenue à la salle des Forestiers et à laquelle assistaient plusieurs centaines de membres. On a critiqué M. Bourassa et déclaré qu'il ne s'était pas montré à Buckingham pour essayer de régler la grève, dans son comté, tandis qu'il eut servi mieux les intérêts de son comté en agissant ainsi, qu'en faisant des élections à Québec. Le club a aussi réaffirmé son entière confiance dans le gouvernement libéral.

M. Auguste Lemieux, frère du ministre des postes, présidait cette réunion.

Belle Famille

Une correspondance de Northinghamshire, Angleterre, signale un record : celui du nombre des enfants

C'est Mme Jarvis qui détient ce record dépourvu de banalité. C'est une trisaïeule de quatre-vingt-neuf ans.

Elle a trois familles d'arrière-petits-enfants. Les descendants, qui sont au nombre de cent soixante-cinq, se répartissent de la façon suivante : dix enfants, trente-sept petits enfants, quatre-vingt-douze arrière-petits-enfants et vingt-six arrière-petits-petits-enfants. Voilà au moins une brave vieille qui a mérité de la patrie.

Ne se trouvera-t-il pas une de nos familles canadiennes-françaises pour briser ce record.

Pour le service des embranchements et des banlieux

Ottawa. — On considère ici ; comme possible que des trains automobiles à vapeur soient mis en service sur les lignes suburbaines et les embranchements des chemins de fer du gouvernement canadien.

M. G. R. Jonghing de l'intercolonial qui a passé trois mois à étudier les trains automobiles en usage en Angleterre et sur le continent, fait rapport qu'il a été émerveillé des trains de ce genre en service sur les lignes du Great Western R.R.

Chaque auto à vapeur est d'une force de 216 chevaux et remorque, à une allure moyenne de 40 milles à l'heure quatre wagons: deux en avant, deux en arrière.

Le train est contrôlé par les deux conducteurs des deux sections du train. Le service donné par ces trains est excellent,

Les chemins de fer du gouvernement canadien auraient besoin au début, d'une dizaine de trains de ce genre. Les trois premiers seront mis en service, le printemps prochain à Halifax, Moncton et St-Jean, N.-B.

Le Parlement et les Féministes

Londres.— L'ouverture du parlement a causé une excitation considérable par suite de la présence d'une centaine de femmes suffragistes, dont plusieurs, en dépit des protestations de la police, réussirent à pénétrer dans le couloir extérieur de la chambre des Communes dans le but d'y arrêter au passage les députés et de les engager à appuyer leur mouvement. Plusieurs des suffragettes comme on les appelle ici, montèrent sur des chaises et commencèrent à haranguer les quelques membres du parlement réunis dans cette partie de l'édifice. La police, après avoir reçu du renfort, exécuta un mouvement stratégique contre les tapageuses, et, les prenant une à une, parvint à les mettre à la porte. Les plus violentes d'entre elles offrirent une résistance désespérée, et il fallut les efforts de deux officiers par suffragiste pour faire évacuer le couloir.

Les protestations de ces dames attirèrent un grand nombre de députés. Au plus fort de la lutte un petit groupe de suffragistes les plus déterminées résolut d'envahir la Chambre même et exécuta un mouvement dans la direction du couloir intérieur. Quelques-unes essayèrent de sauter par-dessus la barre de la chambre, tandis que d'autres se glissèrent dessous. Pendant plusieurs minutes, ce fut une scène indescriptible presque une émeute, et la police eut toutes les peines du monde à mettre dehors les femmes, qui refusaient obstinément de sortir à moins d'y être forcées. Elles s'attachaient avec la vigueur du désespoir aux gros policemen, en criant : " Nous aurons des votes " et " Hommes lâches vous n'osez pas nous rendre justice." La police fut finalement obligée d'avoir récours à la violence pour expulser plusieurs de ces femmes et elles furent déposées dans la cour du palais, où elles continuèrent à protester avec véhémence. La démonstration devint si orageuse que la police dut en arrêter quelques-unes et les conduire au violon.

Londres.— Dix des femmes suffragistes qui ont été arrêtées hier sous prévention d'avoir causé une émeute dans le Palais de Westminster, ont été traduites en correctionnelle, ce matin, et ont été mises à caution de garder la paix pendant six mois. Ces charmantes créatures du sexe persécuté ne l'entendaient pas ainsi, car elles voulaient poser en martyres d'un principe, et elles ont fait du bruit. Elles ont recommencé l'émeute et la police, cette fois, au lieu de les jeter en prison, comme elles le désiraient, les ont chassées dans la rue.

Comme la démonstration violente continuait plus que jamais au dehors de la cour de police, Miss Parkhurst, la plus tapageuse fut réarrêtée. Le juge alors menaça les femmes de les envoyer en prison pour deux mois si elles continuaient leur sabbat. Celles-ci firent une scène et elles furent renvoyées la geôle en attendant qu'elles se soient calmées.

Une Opinion.

Nice, France—Quoiqu'il ne prétendit pas parler au nom du Pape, l'évêque Chapon a déclaré catégoriquement dans une entrevue, que sa conviction est que si par une décision du conseil d'Etat il est accordé aux evêques le droit de décider de la régularité des associations catholiques en France, il est possible qu'il y ait entre l'église et le gouvernement une entente, et que le Vatican n'insistera pas sur une action parlementaire dans la circonstance.

L'Epave du "Lutin,"

Bizerte—Les scaphandriers qui travaillent aux opérations de renflouage du *Lutin* ont réussi à creuser un tunnel sous l'arrière de ce navire, Une haussière y a été aussitôt passée. Ces travaux ont été faits sous la surveillance personnelle de M, Thomson, ministre de la Marine. Une forte chaine ayant été passée sous l'avant du sous-marin, celui-ci se trouve maintenant prêt à être ramené à la surface.

Tous les efforts pour sortir les cadavres qui se trouvent à l'intérieur de l'épave ont échoué. Par la lucarne du capot, les scaphandriers ont aperçu deux corps entrelacés. Leur position rendant impossible l'ouverture complète du capot, les plongeurs n'ont pu pénétrer dans l'intérieur. Ils n'ont pu également établir l'identité des deux cadavres - cependant ils croient avoir reconnu dans l'un d'eux le lieutenant de vaisseau Fénoux, commandant du *Lutin*.

PIE X EST SOUFFRANT

Rome, 24—Sa Sainteté Pie X est malade et a dû suspendre ses audiences.

Le pontife souffre d'une légère attaque de goutte et un repos complet lui a été recommandé. Ses médecins croient qu'il se remettra bientôt.

La composition du cabinet Clémenceau a produit une fâcheuse impression au Vatican. Le Pape a déclaré, parait-il, que les affaires de France le font plus souffrir que ses maux physiques.

Rome, 24—Le Dr. Lapponi, malgré l'état inquiétant de sa santé, a insisté pour voir le Pape ce matin. Il a trouvé le Saint-Père beaucoup mieux. Pie X a décidé de recevoir les pélerins anglais demain.

La Tuberculose

New-York.—Le bureau des échevins a adopté une résolution, demandant $225,000 pour le Sanatorium municipal pour les tuberculeux à Otisville, comté d'Orange. Il y a maintenant 75 lits à ce Sanatorium.

Révolte d'Indiens

Omaha, (Nebraska) — Les troupes du Fort Robinson (Nebraska), qui avaient reçu l'ordre de se transporter dans l'Etat du Wyoming pour s'emparer des Indiens de la tribu des Utes, à la suite de désordres entre ces derniers et les éleveurs établis dans le pays, ont été subitement arrêtées par les ouragans de neige qui sévissent dans l'ouest du Nebraska.

Les trains ont été aiguillés sur des voies de garage, sauf le Burlington train, qui est en détresse à cause de l'épaisseur de la neige sur la voie.

Ce retard forcé a toutefois permis aux Indiens de lever le camp et de se porter rapidement vers le nord, du côté de Bad Lands.

Les Indiens Utes, qui de l'Idaho s'étaient répandus dans le Wyoming et pour la répression desquels le gouverneur Brooks avait demandé l'aide des troupes fédérales, ont soutenu récemment un combat contre les "cowboys" près de la ferme Kayline, dans la Wyoming.

M. CLEMENCEAU

Notes biographiques

Quelques notes biographiques du nouveau premier ministre de France ne peuvent qu'intéresser nos lecteurs.

Voici rappelé, aussi sommairement que possible, le passé politique de celui qui tient aujourd'hui dans ses mains le sort de la France.

M. Clémenceau est âgé de soixante-cinq ans. Fils d'un médecin des environs de Nantes, il alla à Paris pour y faire ses études médicales et se lia avec la *jeunesse républicaine des écoles*. Poursuivi par la police impériale pour ses articles d'opposition à l'empire publiés dans plusieurs journaux du quartier Latin, il fut, durant quelque temps, privé de ses inscriptions, et ce n'est qu'au retour d'un voyage aux Etats-Unis qu'il put reprendre ses études à la Faculté de Paris ; il se fit recevoir docteur avec une thèse où il exposait des idées philosophiques qui *parurent avancées*.

Il était médecin à Monmartre lorsqu'éclata la révolution du 4 septembre. La popularité qu'il avait acquise dans le 18e arrondissement lui valut d'être choisi par le gouvernement de la défense nationale pour remplir les fonctions de maire. Aux élections générales du 8 février 1871, il obtint 51, 141 voix et fut élu représentant du département de la Seine. Il siégea à l'extrême *gauche*.

Le 18 mars 1871, M. Clémenceau se trouvait à la mairie du 18e arrondissement quand on vint lui apprendre que les généraux Clément Thomas et Lecomte avaient été fusillés. Il se rendit rue des Rosiers, où il ne put que constater l'assassinat de ces premières victimes de l'insurrection. Lors du jugement des assassins par le conseil de guerre réuni à Versailles, M. Clémenceau fut cité comme témoin. mais, par une tactique qui se reproduisit plusieurs fois depuis, l'acte d'accusation était rédigé de façon à laisser croire que le député de Montmartre était responsable de la mort des deux généraux. M. Clémenceau demanda sur-le-champ qu'on le comprit dans le nombre des accusés pour qu'il pût justifier sa conduite et afin qu'aucun soupçon ne pût peser sur lui. S'il ne pût obtenir tout ce qu'il demandait, il ne résulta pas moins des débats que, le 18 mars, M. Clémenceau avait couru les plus grands dangers en intervenant lui-même pour arrêter une population qui méconnaissait son autorité et que l'attaque faite le matin pour s'emparer de l'artillerie de Montmartre avait surexcité au dernier point. Plusieurs députés de la Seine vinrent en témoigner devant le conseil.

Aux élections faites le 25 mars sur la convocation du comité central de la Commune, M. Clémenceau qui, au 5 novembre de l'année précédente, avait obtenu 9,408 voix à Montmartre, en recueillit à peine 700. Non ré-élu maire il ne tarda pas à donner sa démission de député de la Seine à l'assemblée nationale. Aux élections du 20 février 1876, il fut de nouveau élu député dans le 18e arrondissement, à une très forte majorité, et peu après nommé par 232 voix secrétaire de la chambre.

Après le 16 mai 1877, M. Clémenceau fit partie du comité chargé d'organiser la résistance contre toutes les tentatives dirigées contre la constitution.

Lorsque les républicains furent revenus au pouvoir, M. Clémenceau, devenu le chef de l'extrême gauche, demanda la mise en accusation des ministres du 16 mai et combattit très vivement la politique opportuniste dont M. Gambetta, alors président de la chambre, était accusé par la *Justice*, journal fondé et dirigé par M. Clémenceau, d'être l'inspirateur.

Réélu en août 1881 par le 18e arrondissement de Paris et par l'arrondissement d'Arles, M. Clémeneeau opta pour Paris. Il continua à défendre le programme de la politique radicale et prit une part active au renversement du ministère Gambetta, du ministère Freycinet, du ministère Ferry dont il combattit très vivement la politique.

En octobre 1885, M. Clémenceau, élu dans la Seine et le Var, au scrutin de ballottage, opta pour ce dernier département. M. Clémenceau combattit successivement le ministère Freycinet, le ministère Goblet, le ministère Rouvier. Il fût l'un des adversaires les plus déterminés de l'élection de M. Jules Ferry à la présidence de la république, lors de la démission de M. Grévy. Il vota contre le ministère Tirard en mars 1888, mais appuya le ministère Floquet. Après avoir été longtemps favorable à la personne et aux idées du général Boulanger, quand celui-ci était ministre de la guerre, M. Clémenceau et ses amis ne cessèrent de le combattre avec une grande énergie dans la presse et le parlement, lorsque le général fut devenu chef du parti.

Réélu député lors des élections de 1889, M. Clémenceau y continua son rôle d'interprète autorisé du parti radical, et il en soutint dans un langage volontier menaçant, les revenditations impérieuses ou les théories absolues. C'est ainsi que, dans la séance du 29 janvier 1891, à propos de l'interpellation sur l'interdiction de "Termidor," drame de M. Sardou à la Comédie-Française, il fit à la tribune cette déclaration, devenue fameuse, que " la Révolution est un bloc, dont on ne peut rien détacher, rien rejeter ; " aux adversaires du tribunal révolutionnaire il rappela que, " en politique il n'y a pas de justice, " et il termina par ces mots : " *Si le gouvernement ne fait pas son* devoir, les citoyens feront le leur. "

Aux élections de 1893, M. Clémenceau ne fut pas réélu, député du Var : il parut alors se retirer de la scène politique. Sa demi-retraite a duré près de dix ans. C'est par ces articles *du journal de l'Aurore, dont* il est devenu le directeur, que M. Clémenceau a repris plus tard son ancienne influence sur le parti radical. Elu sénateur de Var, il a immédiatement montré, par un très beau discours sur la liberté de conscience, que l'âge n'avait affaibli ni son éloquence, ni la vivacité de son esprit. On sait comment il devint ministre de l'Intérieur dans le cabinet Sarrien. Le plus notable de ses actes, faut-il le rappeler, a été sa *magistrale réponse aux rêveries* de M. Jaurès sur les réformes sociales. Les socialistes collectivistes ne lui ont pas encore pardonné de leur avoir dit, à cette occasion, de trop dures vérités.

Du reste, tu devais être à l'aise autrefois, quand tu avais toutes tes pratiques. Combien gagnais-tu par an ?

Elle venait de tirer son grand mouchoir d'un jaune passé ; étalant avec soin une partie dans sa main droite et restant le bras en l'air sur les préparatifs de l'opération qui se pratiquait toujours avec beaucoup d'onction, elle me répondit de son ton convaincu :

" Oui.... je ramassais bien de l'argent ! Mais comme j'avais mon poupa à ma charge, je n'ai jamais voulu savoir combien je gagnais, de peur que ça ne me donne de mauvaises idées. "

Est-ce cette réponse, exprimant si bien la délicatesse raffinée de ses sentiments, qui m'attendrit au point de ne plus pouvoir dominer mes nerfs ébranlés ? Mais j'appuyai un coude sur la table et, la figure cachée dans une de mes mains, je laissai couler mes larmes.

A cette vue, la Phine, précipitant son opération, se leva avec vivacité pour venir s'asseoir auprès de moi, et s'écria :

" Mon trésor, mon petit trésor ! je voyais ben que vous étiez venue pour quéque chose ! Ça ne va donc pas ?

—Ça va tout de travers ! répondis-je en sanglottant, et depuis le commencement, la Phine. Il ne m'aime pas ! j'en suis sûre maintenant.

— Allons ! c'est-y pas dérisionner de dire une chose pareille, ma chère mignonne ! Pourquoi ne vous aimerait-il pas ?

—Les faits sont là, dis-je en essayant de me calmer pour lui raconter. Tu sais, cette dame qui est venue la semaine dernière à la maison....tu l'as vue ?

—Elle a un air qui ne me va point, répondit la Phine avec une grimace de dégoût qui donnait à son visage ridé, couturé et pâle, une physionomie comique.

—Elle plait à Louis ! m'écriai-je Elle lui plaît ! et je sais maintenant qu'il l'a aimée, qu'il devait l'épouser et que, pour je ne sais quelle raison, question d'argent, je crois, elle s'est mariée avec un autre ; mais il l'aimait !

—Qui est ce qui vous a dit cette bétise ?

—Mme B...., que j'ai vu hier. Elle a connu Mme Le Seine jeune fille ; elle a été au courant des amours de Louis.

Au nom de Mme B...., qui représentait, aux yeux de la Phine toute une race qu'elle détestait, elle donna un coup de poing sur la table, en s'écriant, avec une façon de jurer qui lui était particulière, afin de ne point prononcer le mot véritable pouvant l'induire en péché :

" Ah ! ces dévotes ! ces sarchées dévotes, ah, ces berdasses, au lieu d'aller faire des grimaces à l'église, ne feraient-elles pas mieux de tenir leur langue ?

—Elle n'a pas menti, je crois, reprisje en soupirant.

—Peut-être pas tout à fait .... mais ces têtes de dévotes, continua la Phine avec un profond mépris, n'ont rin dans leur cervelle et grossissent les choses par leurs berdasseries. J'ai vu ça si souvent, ma chère mignonne ! Quand votre mari aurait eu autrefois une amourette avec cette dame, c'est-y une raison pour qu'il l'aime encore, maintenant qu'il vous a ?

– Elle lui plait, et moi, je ne lui plais pas. Tu ne sais pas ce qu'est ma vie, la Phine ! m'écriai-je avec véhémence. Tout ce que je dis est mal dit, tout ce que je fais est mal fait ; en serait-il ainsi, si je lui plaisais ? Et pourtant, bien des gens me trouvent jolie, et je ne suis pas plus qu'une autre dépourvue de qualités Si j'ai des défauts, tout le monde en a, et je puis m'en corriger. Je l'aime.... et je ne demande qu'à l'aimer encore plus.

Quand je me tus, la Phine, avant de parler, laissa s'écouler quelques minutes que j'employai à regarder la cour lugubre où elle avait passé tant de bons moments à causer avec ses voisins ; au milieu de mes cuisantes préoccupations, l'étrange, l'heureuse relativité des impressions frappa mon esprit.

–Voyons, mon petit canard, commença la Phine en allant reprendre sa place en face de moi, maintenant faut raisonner sérieusement. Vous étiez bien moins riche que lui, pourquoi vous aurait-il épousée si vous ne lui plaisez pas ?

–Parce qu'il voulait simplement avoir une femme pour tenir sa maison, ou pour quelque autre raison dans laquelle l'amour n'entrait pas.

—Moi, je dis qu'il ne vous aurait point prise s'il ne vous avait pas trouvée à son goût, puisqu'il pouvait faire un plus beau mariage.

-Oui.... dis-je d'un ton songeur. Voilà un raisonnement que je me suis fait bien des fois.

—Et puis, un caractère un peu difficile n'empêche pas de ....

– Ah ! qu'il m'aime ! dis-je en l'interrompant vivement ; qu'il m'aime ! et j'accepterai sans me plaindre toutes les difficultés de caractère.

– Vous avez raison, puisqu'il faut que tout le monde ait des défauts. S'il n'avait pas les siens, il *en aurait* d'autres. Savez-vous ce que je voudrais pour tout arranger ? continua la Phine pendant que ses yeux noirs de chien fidèle me souriaient. Un beau petit poupon.

A ces mots, je crus voir entrer un rayon de pure lumière dans la vieille cour humide.

J'ai l'espoir.... non.... la certitude que ce sera bientôt, ma vieille Phine.

—Eh ben.... il n'est pas coutent ?

—Je n'ai pas encore osé lui en parler, dis-je en rougissant.

—Pas osé, mais vous avez tort.... Il sera si content, vous verrez, que tout sera raccommodé. Vous êtes trop timide avec lui, ma petite cane.

– Non....je me fâche souvent aussi, moi.

—Oui, oui, j'entends.... c'est pas l'esprit qui vous manque pour répondre quand il vous fâche ; mais lui laisez-vous voir que vous l'aimez ben ?

—Je n'ose plus ! dis-je avec découragement.

—Ce n'est pas comme ça qu'il faut faire, reprit la Phine. Il n'est pas en bois, votre mari, Je sais ben, moi, que les hommes ont l'habitude de flamber de z'yeux sur les jolies figures ; il n'a pas les siens dans sa poche, je suppose, et doit vous regarder. Et puis, vous qui avez si bon cœur, laissez-lui voir comme vous savez ben aimer, mon petit trésor.

—Il ne serait pas en bois avec Mme Le Seine, répondis-je, mais avec moi ....

—Ah, mon Dieu, madame, que je suis donc soûle de vous entendre parler de cette femme-là, s'écria la Phine, qui avait souvent des expressions fort crues. Je vous dis qu'un homme qui se marie à trente ans a bien eu le temps de faire toutes ses farces, et qu'il ne pense pas à recommencer quand il vient d'épouser une dame jolie et bonne comme vous.

Sans me rassurer complètement, les paroles sensées et affectueuses de la Phine me calmèrent.

Parlez à votre mari dès ce soir, mon trésor, me dit-elle ; vous verrez que ça marchera ben.

—Ma vieille Phine, au moins avec toi je puis tout dire. Il ne faut pas que mon père se doute de mes ennuis, tu sais ?

—Est-ce que je suis tombée en enfance ? répondit la Phine très offensée, un de ses défauts étant une extrême susceptibilité.

Quand je me levai pour partir et que, regardant encore ce pauvre logis dont elle me parlait avec une admiration si convaincue, je songeai à la vaillance de cette existence de travail, à la dignité d'un caractère très fier qui avait traversé de si longues années sans rien demander à personne, semant sur son chemin des actes de dévouement et de bonté que je connaissais bien. il me sembla que j'acquérais une sorte de maturité pour juger la vie et la regarder dans ses proportions véritables. Ce fut une impression vague qui, dans la suite, chaque fois que je me retrouvai dans cette atmosphère saine à l'esprit, devint plus distincte et raisonnée.

Le dîner fut calme. Louis, de moins sombre humeur, daigna même remarquer que je ne mangeais pas et que j'avais les traits tirés. Nous étions dans les premiers jours de novembre, mais le temps était doux. Après le dîner, il alluma un cigare et alla s'asseoir sous un platane.

Je restai longtemps accoudée à la fenêtre du salon sans oser aller le rejoindre. Mon cœur et mes tempes battaient violemment ; j'étais engoissée, fébrile, comme devant une décision dont dépend la vie entière

Enfin, prenant à deux mains mon courage, je jetai un manteau sur mes épaules et, tremblante, j'allai m'asseoir auprès de lui.

La nuit était si claire que j'aurais pu lire les caractères gravés sur une étiquette que le jardinier avait laissée à la tige d'un rosier. Aucun bruit, si ce n'est celui de la chute des feuilles quand la brise un peu fraîche passait sur mon front comme une caresse encourageante.

Dans ce grand et beau silence du soir, loin, bien loin par ma pensée de la réalité qui m'avait été révélée, mon cœur déborda. J'entourais Louis de mes bras et j'essayai de lui dire tout ce qu'était ma tendresse de femme. Des paroles émues, passionnées, se pressaient sur mes lèvres, qui désiraient avec ardeur ce baiser rêvé qu'habituellement sa froideur ne songeait même pas à donner.

Avec une joie intense, je le voyais sortir de ses glaces, et quand je lui parlai de l'espoir qui, depuis quelques jours, était devenu une certitude, il eut enfin un élan spontané vers moi, lui dont toutes les manifestations extérieures paraissaient voulues par la nécessité. Il me prit dans ses bras, et je fermai les yeux sous les chauds baisers qui rassuraient mon cœur et le dilataient au point de croire qu'il allait m'échapper.

Pendant les mois suivants, je ne cherchai point à analyser si le changement de Louis a mon égard était dû à la joie de l'événement que nous attendions, ou si j'avais réussi à chasser un souvenir si dangereux pour mon bonheur.

Sans arrière-pensée, je m'adonnais à la joie du moment, j'acceptais, sans en beaucoup souffrir, les chocs d'un caractère dont les tendances autoritaires n'étaient séparées d'une tyrannie tracassière que par une ligne bien mince. Je vivais sous le charme d'attentions que je trouvais sincèrement affectueuses et douces après la disette traversée.

Enfin, un matin de juin, alors que les roses s'épanouissent, que le soleil est plein de promesses, ma fille entra dans la vie.

Aussitôt de vieux visages rayonnants se penchent sur son berceau et, comme des esprits bienfaisants, l'accueillent par des souhaits heureux, par les rêves dont l'expérience douloureuse d'une longue route ne les a pas corrigés, tant la loi naturelle est bien plus puissante que le sens commun.

C'est un grand, un grave evénement quand, quelques semaines plus tard, je la conduis pour la première fois dans le vieux gîte.

A continuer

Mouvements dans les cercles d'affaires.

Nous apprenons que d'importants changements viennent d'être opérés dans les bureaux de M. Almon Valiquette, l'estimé courtier d'assurance et agent d'immeubles, très connu de nos lecteurs.

M. Valiquette s'est associé à M. H. Milton Martin, ex-agent des terres de la Couronne pour les territoire du Yukon- Il feront désormais affaire sous la raison sociale de "The Crown Real Estate Co." Les bureaux de cette nouvelle flime seront situés sur la rue Jasper, dans l'édifice actuellement occupé par la "Edmonton Wine & Spirit Co." M. Martin est bien connu dans l'Ouest, surtout dans la Colombie Anglaise et au Klondyke, où il a résidé une dizaine d'années. Il vient à Edmonton pour s'y établir et apporte un certain capital qu'il placera dans la province.

MM. Martin et Valiquette sont deux jeunes gens d'entreprise qui méritent de réussir. M. Valiquette est reconnu comme un agent d'assurance des plus capables et a déjà obtenu des succès éclatants comme gérant pour la province d'Alberta des compagnies "Crown Life" et "Railway Passengers Ass Co." de Londres.

M. Martin, qui est juge de paix pour le Yukon et commissaire pour prendre des affidavits dans l'Alberta, pour les cours du Yukon, a beaucoup d'expérience dans les affaires de real estate et de banque,

Sous les efforts combinés de ces deux messieurs, la "Crown Real Estate Co." est assurée du succès.

Déjà des capitalistes de France et d'Angleterre ont confiés de puisants intérêts aux mains de MM. Valiquette et Martin, Ces derniers annoncent aujourd'hui. en huitième page, qu'il leur faut 3,000 acres de terre.

MM. Valiquette et Martin sont déjà bien connus à Edmonton. Ce sont deux Canadiens-français à qui nous souhaitons tout le succès que leur esprit d'entreprise leur fait mériter.

Nous avons à signaler aussi un évènement très important dans le monde du "Real Estate." C'est le transfer des intérêts de Ch. Gibson & Co. à MM, Magrath, Hart & Co.

M. Gibson est retenu au lit depuis plus d'un mois et sa convalescence le tiendra hors des affaires pendant de longs mois. Il s'est résigné à vendre sa maison si florissante à lo compagnie plus haut citée. La nouvelle société a retenu les services de M. Leduc ainsi que les autres membres de l'ancien personnel.

MM. Magrath, Hart & Co. annoncent un bon nombre de transactions effectuées ces jours derniers dans la propriété suburbaine de Bellevue.

Avis aux Cultivuteurs.

W. F. Stevens, de Clover Bar, secretaire de l' "Alberta Farmers' Association," a reçu une lettre de la Colombie Britannique demandant des adresses de fermiers de l'Alberta qui voudraient fournir du beurre et des volailles, spécialement des oies et des canards.

Cette demande est le résultat d'un voyage entrepris par M. Warner, en Colombie Britannique, dans le but de trouver un marché pour les produits des fermes de l'Alberta.

M. Stevens désirerait envoyer de nombreuses adresses des fabricants de bon beurre et d'éleveurs de volailles, capables de fournir à cette demande. Il n'est pas nécessaire de faire partie de l'A. F, A. pour profiter des avantages qu'offie l'ouverture de ce marché.

Nous nous mettons à la dispositi n de ceux de nos lecteurs qui voudraient écouler leurs produits sur le nouveau marché.

Ils n'auront qu'à nous envoyer leur adresse et nous les mettrons en relation directe avec le secrétaire de l'A. F. A,

LE COURRIER DE L'OUEST.

Le G. T. P.

Les plans du G. T. P. ont été déposés avant-hier, au bureau des terres, pour la section du Grand Tronc depuis le sud du township 51, rang 19—a la ligne ouest du township 53 nord, rang 23, ouest du quatrième méridien, du poteau de mille 77.619 au 112.942, soit une longueur da 35.323 milles.

En d'autres termes, cette ligne part du sud de Beaver Lake et vient aboutir à Clover Bar. Les plans contiennent aussi la situation du pont de Clover Bar ainsi que du townsite et de la station.

Cinq stations sont échelonnées sur ce parcours.

Permis de constructions.

Malgré l'approche de l'hiver, on continue pas moins à construire. Le total des permis délivrés pour le mois d'octobre s'élève à $267,423.

Conseil Municipal.

Une pétition formulée par les habitants de l'Est de la ville, principalement ceux de la Kinistino avenue a été soumise au conseil municipal.

Dans cette pétition nos concitoyens demandent que la ligne de tramway soit établie tout le long de Kinistino, de façon à desservir efficacement tout le quartier de l'Est.

Cette déclaration est d'ailleurs nettement formulée dans cette phrase lapidaire de M. P. Chakeluk : "Le tramway et le dîner chaud, voilà ce que demandent les ouvriers."

Cette réclamation est très justifiée par l'étendue de la population dans cette partie de la ville.

Le bon marché des lots à une époque où la spéculation se portait surtout,ve s l'Ouest de la ville facilita l'établissement de nombreux ouvriers. Ce quartier est bel et bien dèvenu le centre ouvrier d'Edmonton.

Son intéressante population a certainement droit à la faveur qu'elle sollicite.

Législature de l'Alberta.

Le premier-ministre Rutherford a télégraphié d'Ottawa pour fixer au 17 janvier l'ouverture de la prochaine session du parlement d'Alberta. La prochaine session sera, dit on, très fertiles en bonnes lois.

Elections Municipales.

La saison des élections municipales approche et avec elle se pose la question annuelle Qui sera candidat pour la fonction de maire ?

Un grand nombre de noms ont été mis en avant. Le *Bulletin* a fait une enquête auprès des personnes désignées.

Le maire actuel étant à Ottawa n'a pu être interviewé, et c'est probablement lui qui a la clef du mystère, car tous les autres citoyens dont les noms ont étè mis en avant ont tous affirmé ne pas avoir l'intention de briguer cette fonction.

M. A. T. Cushing, dont le nom a été souvent mentionné, fut aussi bref que la langue anglaise le permet.

Comme on lui posait la question : Serez-vous candidat ? il répondit : "Non."

L'ancien maire MacKenzie fut un peu plus emphatique. Sa réponse fut "Positivement, non." Comme ou lui posait encore quelques questions, M. MacKinzie répondit qu'il n'avait rien à ajouter à sa déclaration.

M. Jos Morris, dont le nom avait été aussi mentionné, nia avoir jamais eu l'intention d'aspirer à un si haut emploi.

A la question : Etes-vous candidat ? il répondit : "Non, monsieur, je ne le suis pas."

M. William Short dit qu'il espérait voir nommer un bon maire, mais qu'il n'avait pas l'intention d'accepter les responsabilités de cette charge.

M. Griesbach, questionné à son tour, dit qu'il était encore trop de bonne heure pour qu'il puisse dire ce qu'il fera. Cependant, dit-il, si j'avais décidé de me présenter comme maire, je n'aurais pas hésité à l'annoncer.

La date des élections municipales est le premier lundi de décembre.

Nous pensons comme M. Geiesbach, qu'il est encore un peu tôt de s'occuper de cette question. Néanmoins, notre avis est qu'il n'y aura pas grand changement dans le Conseil de-ville. Surtout si, comme on le suppose, M. May se présente pour le renouvellement de son mandat de maire.

D'une façon générale, il y tout lieu d'être satisfait de l'œuvre des conseillers sortant, qui ont constamment fait preuve de sagesse et d'initiative dans leur administration. S'ils le veulent, nul doute que la population d'Edmonton renouvellera leur mandat.

Si vous avez des amis ou des parents à l'étranger, donnez-nous leurs adresses, nous leur adresserons "Le Courrier."

Petites Annonces

Informations—Ceux qui désireraient avoir des informations sur les terrains au *Petit lac des Esclaves*, pourront s'adresser à GEO. MORIN, Petit Lac des Esclaves, Alta.

On demande—Un jeune homme pour apprendre le métier d'imprimeur. S'adresser au COURRIER.

On demande—Une jeune fille pour apprendre le métier de compositeur-typographe. S'adresser au COURRIER.

A vendre à Howell, Sask., une maison de pension et une écurie de louage. Population française. Belle chance S'adresser à PETER NEYS, HOWELL HOUSE, Howell, Sask.

Monsieur venant de France, très au courant des affaires, parlant anglais, cherche situation quelconque écrire boite 1098— Post Office, EDMONTON

Chevaux à vendre—Beaux chevaux à vendre à des prix raisonnables. M. Ed. Loiseau, MORINVILLE.

Presse à foin— Une bonne presse à foin, en excellente condition, $300 Conditions faciles S'adresser à Ed. Loiseau, MORINVILLE.